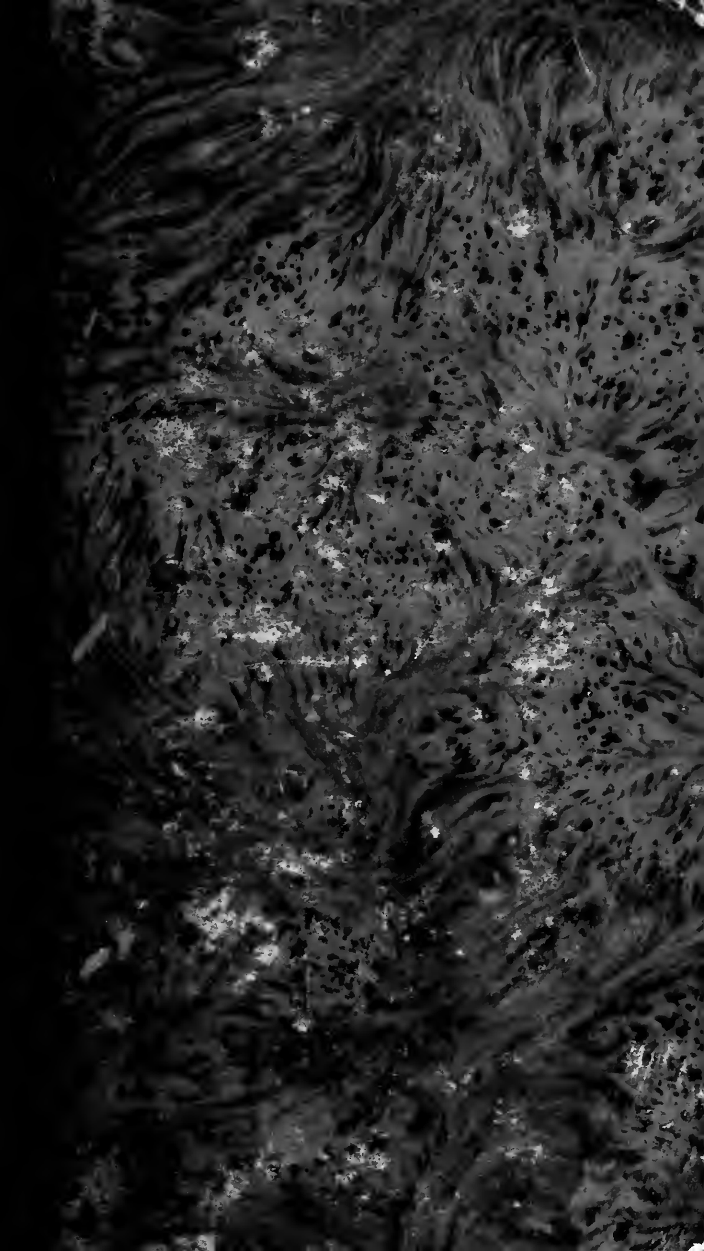


# LE BERCEAU

DE

# ROSES SAUVAGES,

OU

# L'HÉRITIÈRE

# MÉCONNUE.

## CHAPITRE Ier.

En suivant toujours devant lui une route fixe et une marche régulière, le comte de Florange trouva enfin Still-Ogan. En y arrivant, Azorello reconnut, à la pâle lueur du flambeau des nuits, le parc im-

mense et la demeure somptueuse des comtes de Carysfort.

Ne pouvant concevoir ce qui attiroit dans ces paisibles lieux la cruelle Hersilie, M. de Florange cherchoit inutilement à pénétrer ce mystère, lorsqu'il vit tout à coup s'élever du fond du vallon des flammes épaisses, que le vent poussoit avec impétuosité, et qui, en se prolongeant vers le ciel en longues gerbes de feu, dessinoient dans la campagne déserte le plus triste paysage. Ne concevant rien au spectacle qu'il avoit sous les yeux, mais présumant bien que les victimes de l'incendie pouvoient avoir besoin de secours, le généreux Azorello s'élança vers le théâtre des fureurs de la comtesse de Glenmore, et ne tarda point à se trouver au

milieu des débris de plusieurs chaumières embrasées.

Ce fut celle où le danger paroissoit le plus imminent, que choisit l'intrépide comte de Florange; mais que devient-il, grand Dieu ! lorsqu'au moment où il veut braver tous les périls pour voler au secours du malheur, notre héros voit sortir du milieu des flammes le prince Oswald, qui porte dans ses bras lady Valencey, privée de l'usage de ses sens, mais toujours belle, toujours intéressante. Entraîné par l'excès de l'amour, de la surprise et de l'effroi, le tendre Azorello, jaloux du doux fardeau que tient le lord Fergusson, s'approche pour chercher à lui disputer le bonheur de sauver Roséma. Le prince, en reconnoissant son

avec vivacité : Azorello, je vous en conjure au nom du ciel, essayez de sauver mistriss Williams; défendez aussi la cruelle fille du comte de Glenmore de ses propres fureurs; rendez, s'il est possible, Hersilie au jour, ne pouvant la rendre à la vertu. En achevant ces mots, le lord Fergusson s'éloigne avec vitesse, en pressant contre son cœur l'objet inanimé de sa tendre sollicitude.

Azorello considère un instant ce spectacle d'amour; il soupire; il sent que l'affreuse jalousie rentre dans son âme, et le plus tendre des hommes en devient le plus malheureux: mais appelant la raison à son secours, il détourne ses regards de la vue de Roséma, pour les reporter sur le lieu de l'incendie.

C'est au milieu de cette scène d'horreur qu'un objet bien cher à l'âme sensible de lady Valencey va peut-être périr : Azorello songe combien de larmes cruelles la fin tragique de la bonne Suky coûteroit à son élève reconnoissante, et il vole pour chercher à découvrir ce que devient mistriss Williams.

Le comte de Florange, guidé par le zèle le plus actif et le plus courageux, ne tarda point à rencontrer celle qu'il cherchoit, au milieu des décombres fumans et embrasés de son rustique toit : notre héros parvint, à travers mille dangers, à saisir et à emporter dans ses bras la bonne mistriss Williams, se consolant de n'être point le libérateur de lady Valencey, par

l'idée que du moins il avoit pu être utile à un objet cher au cœur de Roséma.

Après avoir mis Suky en sûreté auprès du prince Oswald, et s'être assuré que Roséma avoit recouvré ses sens, le comte de Florange se disposoit à retourner au hameau incendié, lorsque le lord Oswald le pria en grâce de ne point quitter lady Valencey, jusqu'à ce qu'il l'eût conduite au château du comte de Carysfort.

Je ne serai tranquille, lui dit le lord, que lorsque je saurai lady Roséma en sûreté : ici elle est environnée de dangers ; la haine la menace, la vengeance la poursuit, la jalousie l'observe ; Hersilie est près de nous, il faut la fuir.

Au nom du ciel, Azorello, faites avancer ma voiture, et accompagnez lady Roséma chez le comte de Carysfort : c'est un noble et vaillant preux ; il défendra, en mon absence, celle qu'il faut que je quitte encore pendant quelques instans. — Oh ! milord, interrompit Roséma en pleurant, vous allez m'abandonner de nouveau, et cela pour affronter de cruels dangers : hélas ! si vous périssiez victime de votre touchante humanité, que deviendrois-je ? — Azorello vous resteroit, répondit le prince en étouffant un soupir douloureux ; il vous adore, j'espère que vous l'aimez : douce Roséma, le tendre amour se chargeroit du soin de vous consoler.... — Non, vous ne le croyez pas,

reprit Roséma en retenant le lord Fergusson avec désespoir. Milord, je n'essaierai point de vous le cacher; j'aime le mortel sensible et généreux qui voulut, au jour de l'abandon, unir son destin brillant à mon sort obscur ; mais si je vous perdois, ah ! je le sens, la vie n'auroit plus de charmes pour moi.

Le lord Oswald, puissamment ému de l'accent énergique et tendre avec lequel Roséma prononçoit ces derniers mots, la contempla en soupirant. O vous, lui dit-il, qui me rappelez d'une manière si touchante l'image de celle que j'aimai, ne me regardez pas ainsi, car je n'aurois pas la force de vous quitter! ma vie, mon âme, toutes les affections de mon cœur volent vers

vous, et l'honneur m'appelle auprès d'Hersilie. . . . . d'Hersilie dont j'ai causé le malheur, empoisonné l'existence, égaré la raison; d'Hersilie qui peut-être sans moi n'auroit jamais renoncé à la gloire de sa maison, à la tendresse d'un père, à ces droits touchans à l'estime des hommes; je l'ai précipitée seule et sans guide dans la carrière des passions; mes erreurs furent son ouvrage, mais ses crimes sont le mien. Je dois l'empêcher, s'il en est temps encore, d'en commettre de nouveaux: peut-être suis-je destiné à en être la dernière victime! alors, Roséma, plaignez-la; ne m'oubliez point, et faites le bonheur de celui que mon cœur adopte pour son fils. — Non, vous ne quitterez point lady Va-

lencey, interrompit Azorello; c'est à vous à la soutenir, à la défendre, à l'environner de la double égide de la prudence et de la pitié. Reposez-vous sur moi du soin de découvrir lady Glenmore; je la sauverai, s'il est encore possible: son intérêt même exige que vous ne vous offriez point à ses yeux; votre vue irriteroit ses douleurs, sans avoir peut-être l'heureux pouvoir de faire naître ses remords. Seigneur, laissez-moi le soin de veiller sur cette déplorable victime de ses propres passions.

En achevant ces mots, le comte de Florange fit avancer la voiture du lord Fergusson; Roséma s'y plaça, Suky la suivit, et le prince Oswald, quoiqu'à regret, aban-

donna ce lieu témoin et victime des cruautés de la comtesse de Glenmore.

---

## CHAPITRE II.

Pendant la courte absence d'Azorello, l'incendie avoit fait de si terribles progrès, que malgré les soins actifs des habitans de plusieurs hameaux réunis, celui de Still-Ogan fut bientôt réduit en cendres.

En arrivant sur la plaine enflammée, qui ressemboit si bien au cratère d'un volcan, Azorello reconnut le jeune Frazer, qui faisoit d'inutiles efforts pour arracher du milieu des décombres une espèce de spectre à moitié nu, dont les cheveux épars, flottant au gré des vents, déroboient tous les traits. Le fantôme debout, un poignard à la

main, sourioit à la mort dont l'image affreuse l'environnoit : Eloigne-toi, disoit-elle à son libérateur; je déteste ton secours, et ne demande qu'à mourir; mais avant de tomber pour jamais dans le gouffre de la destruction, dis-moi, oh! dis-moi que le tableau affreux que j'ai contemplé un instant n'étoit qu'une illusion, et que Roséma n'est point sauvée. S'il faut que je la laisse dans les bras d'un père..... si le lâche Oswald connoît enfin le bonheur... c'est alors que je regretterai la vie; car il faudra perdre l'espérance de troubler la félicité de celui qui m'a rendue si malheureuse.....

Hersilie, Hersilie, interrompit le comte de Florange en s'approchant de lady Glenmore, où vous entraîne une impuissante haine!

revenez à la religion, à l'honneur, au devoir, que vous avez trop long-temps abandonnés ; vous le pouvez encore : un ange, par l'ascendant des plus douces vertus, vous réconciliera avec le ciel, avec vous-même. — Homme imprudent, reprit la comtesse, toi qui essayes de faire entendre aux passions un langage qu'elles ne connurent jamais... dis-moi, n'es-tu pas l'amant chéri de Roséma, celui qui, dans Saint-Jean-de-Latran, ravit cette heureuse beauté à la fureur de mon bras ? — Lady Glenmore, quel souvenir! et c'est au milieu des flammes que sans doute votre haine vient d'allumer, que vous osez..... — Comte de Florange, écoutez-moi sans colère; j'ai un secret important à confier à votre foi, venez le re-

cevoir de ma bouche expirante, avant que les feux dévorans aient consumé ma déplorable vie. — Infortunée Hersilie, s'écria le jeune comte en s'élançant vers elle, ah! ce n'est pas en ces lieux que je puis recevoir vos tristes confidences; venez loin d'ici chercher un asile hospitalier : le cœur d'Oswald peut encore s'ouvrir pour recevoir lady Glenmore repentante..... ah! venez avec moi, et près de lui.

En achevant ces mots d'une voix émue, Azorello s'approche; lady Glenmore recule deux pas; elle secoue sa tête en arrière, écarte ses longs cheveux bouclés qui lui cachent la vue du jeune et bel Azorello; elle soupire, et, pour la première fois depuis l'abandon d'Oswald, son soupir n'a point l'ex-

pression de la haine concentrée : elle écoute, elle balance..... La voix harmonieuse du jeune comte apaise l'orage qui fermente dans son sein. Mais tout à coup la pensée de Roséma heureuse, de Roséma tendrement chérie de l'époux qu'elle adore, vient lui rendre son énergique fureur; elle envisage le moyen de plonger la fille d'Oswald dans l'abîme profond du désespoir, et l'implacable Hersilie accueille de nouveau l'espérance de la vengeance.

Azorello, qui ne peut lire dans le cœur de la comtesse de Glenmore, et qui espère l'avoir déterminée à le suivre, lui offre le secours de son bras, pour fuir le danger qui menace son existence; Hersilie consent à se rapprocher de celui dont

elle a juré la perte; et au moment où le comte lui présente sa main, elle lève sur Azorello le poignard qu'elle destinoit pour elle-même. C'en étoit fait de l'amant de Roséma, si le sensible Frazer, qui ne perdoit pas de vue son bienfaiteur, devinant l'intention de la cruelle Hersilie, ne fût venu se placer entre elle et Azorello. Par la rapidité de son mouvement, Angélico sauva la vie du comte de Florange, et tomba victime du coup dirigé contre son noble protecteur.

A l'aspect d'une victime qu'elle étoit loin de désirer, lady Glenmore se troubla, elle pâlit; et tournant contre son sein le fer homicide qui venoit de trahir l'espoir de sa vengeance, elle se frappa en s'écriant: Oh! que n'ai-je péri avant d'avoir

enlevé à une jeune fille innocente de mes malheurs, le tendre objet qu'avoit choisi son âme vertueuse!

Le comte de Florange, saisi d'horreur, mais n'écoutant que la voix de l'humanité, essaya de secourir la comtesse de Glenmore, qui lui dit d'une voix éteinte : J'expirerois sans regret, si je ne mourrois point sans vengeance; mais la fille d'Oswald heureuse..... Hersilie ne put achever..... La mort saisit sa victime, l'enfer réclama sa proie, et l'homme de bien détourna, en gémissant, ses regards vertueux du spectacle épouvantable de la fin tragique de l'impie.....

Le comte de Florange, uniquement occupé du malheur de celui qui venoit de lui donner une preuve si touchante et si douloureuse de

dévouement, prodigua tous ses soins au généreux Frazer; ils furent sans succès : Angélico, blessé mortellement, n'avoit que quelques minutes à vivre, et tous les regrets de la plus juste reconnoissance ne pouvoient prolonger ses jours.

Azorello, désespéré, cherchoit en vain à procurer à son malheureux libérateur quelques secours : Ils sont désormais inutiles pour moi, lui dit d'une voix mourante l'infortuné Frazer; je meurs consolé, puisque j'ai pu sauver vos jours des fureurs de lady Hersilie, et acquitter envers vous la dette sacrée de la reconnoissance. Daignez, monsieur le comte, protéger ma mère, et dire à Betzi que je meurs en l'adorant...... Puisse Valentine faire son bonheur! et puissiez-vous,

monseigneur, au sein de la félicité que l'amour, lady Valencey et la fortune vont vous procurer, vous ressouvenir quelquefois du dévouement de l'obscur Angélico! S'il eût eu à vous faire un plus grand sacrifice pour assurer votre bonheur, croyez, monsieur le comte, qu'il vous l'eût fait sans hésiter.

En prononçant ces paroles, le jeune Frazer prit la main du comte de Florange, la porta respectueusement à ses lèvres, la pressa sur son cœur défaillant, et, sans convulsion comme sans remords, exhala le dernier souffle d'une vie dont la cruelle passion du jeu avoit pu seule ternir un instant la pureté.

## CHAPITRE III.

Au moment où le comte de Florange acquit la triste certitude qu'Angélico Frazer étoit mort, et mort pour lui sauver la vie, le regret, la douleur, l'effroi, ravirent pendant quelque temps au sensible Azorello la triste faculté de sentir l'horreur du spectacle qu'il avoit sous les yeux.

En revenant à lui, le comte de Florange se trouva dans une voiture, et se sentit pressé sur le sein palpitant du lord Fergusson. O mon second père ! lui dit-il, ne suis-je pas le jouet d'un songe aussi trompeur qu'horrible ? Pourquoi ai-je

vu le corps sanglant et privé de vie du malheureux Angélico ?.... Où est lady Glenmore ?........ Roséma est-elle tranquille ?.....

— Mon jeune ami, répondit le lord Fergusson, votre amante est sauvée; mais elle tremble pour vos jours. Après l'avoir remise sous la noble protection de la comtesse de Carysfort, je suis venu en ces lieux pour essayer, s'il étoit possible, de sauver Hersilie de ses propres fureurs : grand Dieu ! quel affreux spectacle m'y attendoit !..... ô mon jeune ami! il n'y a donc plus que l'asile du tombeau que je puisse et doive offrir à la déplorable victime de mon funeste amour ? Lady Glenmore a quitté volontairement la vie, après avoir imprimé sur sa mémoire la tache ineffaçable des crimes les plus

odieux..... — Seigneur, reprit le comte de Florange, bannissez de votre cœur le souvenir de la femme coupable et malheureuse dont la fureur empoisonna vos jours : nous aurions tous été trop heureux, si la comtesse de Glenmore eût péri avant cette journée fatale qui a vu trancher les jours du vertueux Angélico..... — Il faut faire en sorte, interrompit le prince, de cacher à sa déplorable amante cette affreuse nouvelle. D'après l'invitation du comte de Carysfort, nous resterons quelques jours à Still-Ogan ; c'est là que j'attends des nouvelles de l'être mystérieux qui, après m'avoir conduit sur les traces de Roséma, pour la sauver des fureurs d'Hersilie, m'a promis de se faire connoître, et de me révéler

des secrets importans pour mon bonheur. Pendant notre absence de Black-Rock, j'aurai soin que personne ne puisse instruire Betzi des suites si funestes pour elle de l'incendie de Still-Ogan. Elle sait qu'Angélico est absent; Betzi ignore le lieu et le terme de son voyage; il nous sera donc très-facile d'éloigner d'elle l'affreuse vérité.

Comme le prince achevoit ces derniers mots, la voiture entra dans la magnifique cour du château de Still-Ogan; la comtesse de Carysfort et Roséma vinrent au-devant des voyageurs. Lady Valencey, en revoyant l'aimable objet du plus tendre amour, laissa briller dans ses beaux yeux une joie aussi pure que décente; mais en remarquant la sombre tristesse qui régnoit sur

le front d'Azorello, elle devina qu'il étoit arrivé un malheur : sa première pensée se porta sur Hersilie ; ensuite, en observant de nouveau le comte de Florange, elle lut dans ses regards consternés une douleur inspirée par l'amitié. N'osant adresser de questions à personne, Roséma étoit devenue tout à coup aussi triste mais plus inquiète que son amant, lorsqu'une nouvelle scène bien inattendue vint faire diversion aux sombres pensées des nouveaux habitans de Still-Ogan.

Au moment où la comtesse de Carysfort demandoit à M. de Florange quelques détails sur les derniers événemens arrivés sur le théâtre de l'incendie, la porte du salon fut ouverte avec violence, et le comte de Carysfort entra,

suivi d'un homme enveloppé d'un grand manteau. Mon cher lord Fergusson, dit le comte en s'adressant au prince Oswald, j'amène à vos pieds un grand coupable, qui a des droits sacrés à l'asile que je lui accorde en ce moment, car il a sauvé mes jours : conduit par le repentir, il vient assurer le bonheur des vôtres, et j'espère qu'en faveur du secret important qu'il est prêt à vous révéler, votre crédit s'unira au mien pour sauver les jours d'Ecbert Donald. — Donald! répétèrent à la fois le prince, M. de Florange et lady Valencey. — Lui-même, reprit Ecbert en venant tomber aux genoux de Roséma. O vous, milady, dont ma funeste ambition causa le malheur, mais dont je connois l'âme généreuse !

permettez que j'ose en ce moment réclamer l'appui de vos touchantes vertus auprès de votre noble père. Je fus bien coupable, sans doute, mais daignez vous rappeler qu'au milieu même de mes égaremens, j'essayai toujours de vous préserver des fureurs de lady Glenmore. Ce fut moi qui conduisis sur vos pas, dans Saint-Jean-de-Latran, le maréchal de Surgères; ce fut par mon ordre que Valentine instruisit le prince Fergusson du danger qui vous menaçoit à Still-Ogan.... — Valentine existeroit encore! interrompit le lord Oswald avec étonnement. — Monseigneur, reprit Ecbert en baissant les yeux avec embarras, elle est ici, et n'attend que vos ordres pour paroître en votre présence : c'est elle qui aura

le droit de vous attester, sur l'honneur, que lady Roséma Valencey a reçu le jour à Fergusson-Castle, et que vous revoyez en elle cette fille adorée, ravie si long-temps à votre amour. — O mon père! s'écria Roséma en venant tomber aux genoux du prince Fergusson, quel moment enchanteur pour votre fille, que celui où elle retrouve dans l'objet de toutes ses affections volontaires, celui que la nature lui ordonne d'aimer! — Mon second père, reprit Azorello, en venant se placer auprès de son amante, bénissez vos deux enfans, et promettez au fils d'Emma de récompenser son tendre amour pour la fille de Théolinde. — O mes enfans! répondit le lord Fergusson en les serrant tous les deux contre

son cœur, hier encore j'aurois pu dire : Un tel instant de bonheur me dédommage de seize années d'amertume, d'angoisses et de douleur; mais aujourd'hui la félicité qui ne m'apparoît que voilée du crêpe funèbre qui couvre les restes mortels d'Hersilie, sans avoir perdu de sa douceur pour mon âme, ne peut entièrement en bannir le remords.

Après les premiers momens d'une juste et vive émotion, le comte de Carysfort, plus maître de lui, demanda au prince Fergusson s'il ne seroit pas bien aise de revoir Valentine, pour entendre de sa bouche les détails de la mystérieuse et singulière histoire de Roséma. Le lord Oswald, que la vue d'Ecbert affectoit beaucoup, accepta l'offre du

comte; et le coupable Donald, aussi humilié que repentant, s'éloigna, en suppliant encore lady Fergusson d'intercéder auprès de son noble père, afin de lui obtenir le pardon et l'oubli de seize ans de trahison.

## CHAPITRE IV.

En attendant l'arrivée de Valentine, le comte de Carysfort instruisit le lord Fergusson et sa famille que quelque temps avant l'incendie de Still-Ogan, un hasard malheureux l'ayant fait tomber entre les mains d'un parti des rebelles du Val-du-Diable, ils alloient, suivant leur barbare coutume, sacrifier sa vie à la sûreté de leurs secrets; mais que Donald, leur capitaine, avoit sauvé ses jours sans aucune rançon, en exigeant seulement de son honneur la promesse d'un silence inviolable sur ce qui venoit de lui arriver. Je le promis,

continua le lord; et pénétré de reconnoissance pour mon libérateur, j'ajoutai au serment qu'il exigeoit de moi, celui d'être prêt, en tout temps, à lui rendre les services que l'honneur ne me défendroit pas de lui accorder. Hier, comme je me promenois dans la grande avenue de Still-Ogan, je fus bien surpris de voir Ecbert Donald suivi d'une femme que je ne connoissois point; ils avoient l'air tous deux d'implorer ma pitié. Je reconnus sans peine celui qui m'avoit sauvé la vie; et ne pouvant deviner le motif qui le conduisoit chez moi, je volai au-devant de lui pour m'en instruire. Ecbert me raconta les événemens que sa déplorable compagne va bientôt vous faire connoître; tous les deux m'informèrent du

projet de l'incendie, et de la nécessité où ils étoient de se dérober à la fureur de la comtesse de Glenmore.

Je sus, mon cher Oswald, ajouta le comte, que vous étiez averti du danger qui menaçoit votre aimable fille : bien décidé à unir mes efforts aux vôtres pour la sauver, je me rendis sur les lieux qui devoient être le théâtre des fureurs d'Hersilie. Mes précautions avoient été bien prises ; les habitans étoient prévenus, les villages voisins avertis, tout le monde sur pied. Je suis encore à pouvoir concevoir comment la comtesse de Glenmore a eu l'art d'effectuer son coupable dessein : vous savez aussi-bien que moi, mes chers amis, quelle suite tragique et funeste il a eu pour elle.....

Voici mistriss Donald ; son heureux retour en ces lieux va éclaircir tous les mystères de la destinée de la charmante Roséma : c'est à la femme constante et fidèle qui la reçut dès son entrée dans la vie, qu'appartient le droit de dissiper toutes les obscurités et tous les nuages que la haine secondée par la trahison a répandus sur l'origine de l'héritière méconnue. En achevant ces mots, le généreux comte de Carysfort, avec la plus douce condescendance, prit la main de la tremblante Valentine; et présentant cette infortunée à lady Valencey, il lui dit : Belle Roséma, que votre bonté soutienne son courage, comme son lait pur et salutaire soutint vos premiers jours.

Mistriss Donald, éperdue, et

pouvant à peine se soutenir, alloit tomber aux pieds du lord Fergusson; celui-ci l'en empêchant, lui dit avec bonté : Fidèle consolatrice de ma chère Théolinde, mon cœur n'a pas besoin, pour reconnoître dans Roséma une fille chérie, du témoignage que vous allez me rendre en ce moment; mais il faut détruire l'ouvrage monstrueux de la plus noire imposture, rendre à l'héritière de mon sang et des vertus de sa mère, des titres, une fortune et un rang élevé, qu'elle n'auroit jamais dû perdre : vous seule, Valentine, vous avez ce pouvoir consolant; hâtez-vous d'en faire usage, en déchirant le voile qui cache aux regards du monde la véritable origine de Roséma. — Seigneur, répondit modestement Valentine, en laissant

tomber quelques larmes, ce n'est point à l'infortunée compagne du coupable Ecbert que doit appartenir le glorieux pouvoir de faire triompher l'innocence; condamnée, par les crimes de mon époux, au tourment de rougir sans cesse en présence de lady Roséma, c'est une autorité plus sacrée, un témoin plus respectable, une voix plus persuasive enfin, qui, du sein de la tombe, va s'élever en faveur de lady Roséma; et cette voix c'est celle de sa mère.

Lisez, seigneur, continua Valentine, en présentant au prince Oswald une lettre à son adresse, scellée du sceau des deux maisons Fiorantizo et Fergusson; lisez cet écrit, le dernier que la mourante main de lady Théolinde ait tracé,

ensuite vous jugerez vous-même si cet irrécusable témoignage d'une mère expirante ne doit pas suffire pour faire rendre à l'héritière méconnue tous les biens que la haine jalouse lui a ravis jusqu'à ce jour.

Le lord Oswald prit avec émotion l'écrit funèbre que lui présentoit Valentine; il le porta respectueusement à ses lèvres, le pressa contre son cœur, et après un moment accordé à de douloureux souvenirs, il brisa le cachet, et lut ce qui suit :

LADY THÉOLINDE AU PRINCE FERGUSSON.

« Je meurs victime de la jalouse
« fureur de lady Hersilie. Depuis
« l'instant fatal où je quittai ma

« patrie, mon cœur trop sensible « devina le sort qui m'attendoit « dans la vôtre; trop heureuse si « j'eusse pu être la seule en bute « aux traits de la haine, mon enfant « n'auroit pas été ravi à la ten- « dresse ainsi qu'à la protection d'un « père. Dès le moment de sa nais- « sance, pressentant un malheur, « j'ai voulu du moins, s'il étoit ja- « mais ravi à votre amour, que « la haine ou l'ambition ne pût « tromper la nature. D'après cette « idée, qui n'est peut-être qu'une « folie, j'ai moi-même gravé sur « le bras droit de ma fille, la de- « vise de notre maison : *Innocence « et malheur*. La trace en sera « ineffaçable, mais les caractères « ne pourront être visibles qu'au « moment où vous répandrez dessus

« l'essence violette renfermée dans
« le flacon d'or que je joins ici.
« Ma fidèle et bonne Valentine sera
« dépositaire de cette lettre, qu'elle
« a l'ordre de ne vous remettre
« qu'au moment heureux où vous
« retrouverez ma fille, ou bien dans
« la circonstance cruelle où la haine
« chercheroit à présenter à votre
« amour une héritière supposée.
« Adieu, cher et malheureux Os-
« wald ; un moment d'erreur de
« votre part nous coûte, à vous le
« bonheur, à moi la vie, à notre
« enfant ( s'il existe encore ) les
« caresses d'une mère et la protec-
« tion d'un père : que ce terrible
« exemple lui serve de préservatif
« dans la carrière des passions. Puisse
« la fille d'Oswald et de Théolinde,
« plus heureuse que les auteurs de

« ses jours, ne connoître de la vertu
« que ses récompenses, de la vie
« que ses douceurs, de l'amour que
« ses plaisirs, et de l'hymen que
« son bonheur ! Voilà les derniers
« vœux de sa mère pour elle. »

Le lord Oswald, après avoir fini sa lecture, serra sa fille contre son cœur; Roséma lui présenta, en rougissant, son bras d'albâtre : tous les témoins de cette scène touchante virent l'empreinte du sceau ineffaçable. A peine la liqueur violette eut-elle touché légèrement les caractères magiques, que la devise *innocence et malheur* brilla en caractères lumineux.

Roséma voulut se précipiter aux pieds de son père; celui-ci la pressant avec tendresse contre son cœur,

lui dit : Rendons grâce ensemble, ô ma fille! à la touchante sollicitude et aux ingénieuses précautions que la nature n'inspira jamais qu'au cœur d'une mère. Oui, une mère seule pouvoit pressentir le danger que tu courrois, le malheur qui alloit fondre sur ta tête, et l'unique moyen d'empêcher que la haine n'en éternisât la durée. — Ce que je ne puis concevoir, dit Roséma en souriant à travers ses larmes, c'est l'origine de ce bracelet brodé, qui fut trouvé sur moi, et sur lequel on voit inscrite cette même devise que la meilleure des mères grava sur mon bras. — Il me sera bien facile, madame, reprit Valentine, de vous en instruire. Ces bracelets furent l'ouvrage de la tendresse prévoyante de lady Théolinde;

elle les avoit brodés elle-même, et les destinoit à dérober aux regards l'empreinte encore trop récente du sceau mystérieux imprimé sur votre bras. Lorsque les agens d'Ecbert vous enlevèrent dans la forêt, et vous conduisirent au Val-du-Diable, mon époux trouva sur vous ces bracelets; désirant en faire un jour une pièce authentique qui pût servir à ses projets, il vous en laissa un, et conserva l'autre en sa possession. Le voici, madame; et vous pouvez vous assurer par vous-même de leur ressemblance entre eux.

Roséma reçut avec respect et tendresse l'ouvrage de sa mère; elle mouilla des pleurs de la reconnoissance filiale ce gage touchant de la sollicitude maternelle.

Valentine reprit : Actuellement, monseigneur, il ne me reste plus qu'à vous faire connoître les motifs et tous les détails de l'affreuse conduite de celui qui me force à rougir de lui appartenir; daignez, en faveur de mon constant respect pour la mémoire de lady Théolinde, m'écouter sans colère.

## CHAPITRE V.

« LADY Hersilie, au désespoir du mariage du prince Fergusson avec la princesse Théolinde Fiorantizo, résolut, pour se venger, de troubler le bonheur dont vous jouissiez, milord.

« Aussi long-temps que votre séjour en Italie se prolongea, la comtesse de Glenmore désespéra de pouvoir atteindre ses victimes; votre arrivée en Irlande, monseigneur, et la naissance de votre aimable fille, rouvrirent devant elle les sources d'une cruelle espérance.

« Depuis son exil volontaire du

château de Glenmore, lady Hersilie n'avoit plus de demeure fixe, ni d'habitation permanente; ses liaisons avec le chef suprême des indépendans la conduisoient souvent au Val-du-Diable : ce fut là qu'elle conçut et organisa, avec le secours de Darwins, le plan d'un enlèvement. La jalouse Hersilie tenoit beaucoup à posséder votre noble fille; elle se flattoit qu'en la soustrayant aux caresses d'une mère ainsi qu'à la protection d'un père, elle verseroit sur l'existence de ses victimes l'amertume et le fiel qui abreuveoient son âme.

« Ecbert Donald étoit déjà, à cette époque, initié dans la grande famille des indépendans; il avoit juré, comme tous ses frères, une obéissance aveugle, une soumission

sans borne, un dévouement sans réflexion aux ordres du chef suprême. Ce fut sur le serment solennel qui lioit sa volonté, que la cruelle Hersilie et le despotique Darwins fondèrent le succès de leur complot. Ecbert reçut l'ordre d'instruire en détail la comtesse de Glenmore de tout ce qui pourroit favoriser l'enlèvement de la jeune lady Fergusson. Séduit par les promesses, effrayé par les menaces, subjugué par la terreur, ébloui par la vue de l'or, et redoutant les supplices, le coupable Ecbert trahit son maître, ses devoirs, l'honneur et la vertu, en livrant l'innocence sans défense aux piéges de la haine.

« Tandis que Donald suivoit vos pas, monseigneur, dans la forêt, les suppôts de Darwins, instruits

de l'endroit où ils rencontreroient lady Théolinde, enlevèrent de ses bras l'objet de sa tendresse, et conduisirent miss Fergusson au Val-du-Diable. Lady Glenmore en étoit absente; elle ignoroit l'époque précise de l'enlèvement, et ne devoit revenir parmi les initiés que dans trois jours.

« Ecbert, monseigneur, après avoir suivi vos pas à Fergusson-Castle, s'échappa dans la nuit, et vint auprès de ses frères s'informer du succès de sa trahison. Darwins lui montra l'enfant endormi sur le sein de la femme d'un des initiés. Le cœur d'Ecbert fut déchiré de remords, en voyant l'héritière de ses maîtres dans le séjour du malheur et de l'effroi; il osa demander au chef suprême le sort qui

attendoit miss Fergusson, et il n'apprit pas sans horreur que la farouche Hersilie destinoit l'enfant de sa rivale à servir d'instrument à la plus horrible vengeance. Au désespoir de son ouvrage, Donald se jeta aux pieds du chef suprême; il demanda la vie de miss Fergusson comme une grâce, et jura de se donner la mort s'il ne pouvoit obtenir de sauver ce jeune enfant d'un sort aussi cruel.

« Darwins n'étoit point féroce; son âme énergique et fière étoit susceptible de générosité; il aimoit Hersilie sans l'estimer; il étoit disposé à la servir, mais ne vouloit point répandre de sang. Prévoyant bien le sort qui attendoit sa victime, il consentit à la soustraire aux dangers de sa situation; et il ne

permit

permit à Donald de sauver miss Fergusson, qu'après lui avoir fait jurer qu'aussi long-temps que lui Darwins vivroit, jamais Donald ne prêteroit son secours pour faire rendre à l'intéressante Roséma son rang et son nom. Donald ajouta à ce serment celui non moins solennel de cacher avec soin à la comtesse de Glenmore le sort de miss Fergusson.

« Après ce double traité, qui ne pouvoit rendre Donald à la vertu, mais qui, du moins, apaisoit ses remords, Ecbert revint auprès de vous, monseigneur, et obtint sans peine, de votre bonté, la permission de faire une courte absence, sous prétexte de chercher celle dont il ne connoissoit que trop la destinée.

« De retour au Val-du-Diable, il emmena avec lui la même femme qui donnoit ses soins à miss Fergusson ; et profitant des ténèbres de la nuit, ils prirent avec précaution la route du château de Valencey : bien déguisés, ne marchant que dans l'obscurité, rien ne trahit le mystère de leur course nocturne. Le coupable Ecbert déposa lui-même, sous le berceau de roses sauvages, l'héritière des nobles maisons Fiorantizo et Fergusson ; une brèche assez considérable, faite au mur du parc de Valencey, favorisa l'entrée comme la sortie d'Ecbert ; sa compagne rejoignit le Val-du-Diable, et mon coupable époux revint à Fergusson-Castle.

« Lady Hersilie, en arrivant auprès du chef suprême, apprit avec

joie la réussite de l'enlèvement de la fille de sa rivale ; mais son allégresse se changea en deuil, lorsque Darwins lui dit que l'enfant, épuisé par la fatigue d'un voyage rapide, étoit mort dans des convulsions violentes. La comtesse de Glenmore se douta qu'on la trompoit ; voyant qu'elle avoit été devinée, elle se promit d'épier avec tant de soins les démarches d'Ecbert et celles de Darwins, qu'elle se flatta de découvrir un jour la vérité.

« L'adoption de la pupille mystérieuse du lord Glenmore inspira des soupçons à sa fille ; ils furent bientôt changés en certitude, par la trahison de la femme de l'initié, qui lui raconta en détail ce qu'Hersilie avoit tant d'intérêt à savoir. Dès cet instant, la perte de lady

Roséma fut jurée dans le cœur de l'implacable Hersilie.

« Les personnes qui me font l'honneur de m'écouter en cet instant, connoissent aussi-bien que moi toutes les démarches coupables dans lesquelles le désir aveugle de la vengeance entraîna la comtesse de Glenmore. Ecbert, qui la surveilloit avec soin, eut toujours le bonheur d'être averti à temps de ses sinistres desseins, et les fit tous échouer. S'il eût borné à cette noble tâche le rôle qu'il joua dans cette affaire, son premier crime auroit sûrement trouvé grâce à vos yeux, monseigneur; mais, hélas! enchaîné par un serment terrible, ne pouvant rendre à l'héritière de votre sang, sa famille, son nom et ses titres, il conçut la coupable

pensée de faire servir à sa fortune le mystère impénétrable qui couvroit l'origine de la véritable fille du lord Oswald et de lady Théolinde.

---

## CHAPITRE VI.

« Egbert, séduit par la plus dévorante ambition, égaré par la soif de l'or, tout entier à ses coupables projèts, oublia la nature, étouffa le remords, et osa me proposer de m'unir à lui pour seconder le plus criminel de tous les projets. Je fis d'inutiles efforts pour ramener mon époux à la vertu; ne pouvant le convaincre, je résolus de le fuir; et j'allai dans les montagnes du Jura chercher, au sein de la nature, un asile contre la plus cruelle persécution qu'une mère puisse souffrir, puisqu'elle tendoit à m'enlever à la fois mon honneur et ma fille.

« Je restai long-temps cachée dans ma solitude ; je me flattois qu'elle seroit impénétrable aux regards d'Ecbert : quelle étoit mon erreur ! Pendant le séjour momentané de ma fille chez la comtesse de Salvéry, l'adroit Ecbert me fit parvenir des avis aussi précis qu'alarmans sur ses projets ; mon âme crédule se livra sans défiance à l'idée que mon malheur avoit trouvé un protecteur inconnu, et je bénis la main secourable qui ne m'avertissoit d'un danger qu'afin de me tendre un piége. Dans la cabane que j'occupois avec ma fille, j'étois connue, estimée, chérie ; l'accomplissement du projet d'Ecbert auroit été impossible, il falloit m'en éloigner. La terreur produisit cet effet. Redoutant de tomber au pouvoir

de Donald, je quittai secrètement mon toit hospitalier, et j'allai chercher une autre demeure, dans le revers opposé de la chaîne des montagnes.

« J'y étois à peine arrivée, que ma retraite fut tout à coup investie par des frères initiés; une femme étoit parmi eux : j'ai su depuis que c'étoit elle qu'on avoit laissée à ma place, et qui, après avoir feint le repentir d'une criminelle malade, avoit fini par s'abîmer dans un profond précipice, voulant donner, par ce tragique événement, de la vraisemblance aux bruits répandus par Donald, de mon suicide volontaire. Aussi leste que les chamois et les daims sauvages qui habitent les Alpes, l'adroite Arabella parvint sans accident jusqu'au fond

de l'abîme, où elle trouva des chemins plus sûrs et moins périlleux pour rejoindre, sur la grande route, les initiés qui attendoient ma fille. Instruits du moment où elle devoit revenir de Saint-Claude, les agens d'Ecbert se servirent encore d'Arabella pour jouer le rôle de la comtesse de Joux.

« Le moment de l'enlèvement de Betzi avoit été calculé de manière à correspondre avec celui de votre arrivée, monseigneur, dans les montagnes du Jura. Pendant l'évanouissement de ma fille, Arabella disparut, et les initiés, qui avoient reçu d'Ecbert leurs instructions, fuirent à votre approche, milord, et vous laissèrent le maître du sort de Betzi.

« Le reste de cette coupable in-

trigue eut tout le succès que Donald en espéroit. Les renseignemens que vous fîtes prendre dans mon nouvel asile où je n'étois pas connue, et où Arabella avoit si bien rempli son personnage, durent vous persuader, monseigneur, que je n'existois plus, et qu'avant de descendre dans la tombe j'avois essayé de détruire l'édifice monstrueux que mon ambition avoit construit.

« Tandis que tout sembloit favoriser la ruine de miss Fergusson, et cimenter l'œuvre ténébreuse de mon coupable époux, celui-ci, qui redoutoit les éclaircissemens que j'aurois pu vous faire parvenir, milord, si j'avois été libre, me retenoit prisonnière au Val-du-Diable. J'y passai tout le temps de votre voyage du Bengale; et sans

doute le projet d'Ecbert étoit de m'y retenir captive le reste de mes jours, si un événement extraordinaire n'eût changé tout à coup les projets de mon coupable époux.

« Ecbert, après la mort du chef Darwins, avoit cru pouvoir sans obstacle se servir de l'enlèvement de miss Fergusson, pour mettre à sa place l'obscure Betzi; il s'étoit flatté, en vous trompant, monseigneur, que le comte de Florange, abusé comme vous, consentiroit sans peine à unir son sort brillant à celui de la prétendue héritière des princes Fergusson.

« Si cet hymen glorieux se fût effectué, les projets d'Ecbert étoient accomplis, son ambition satisfaite, son orgueil enivré, ses inquiétudes évanouies, son triomphe cer-

tain; mais en formant un plan aussi gigantesque que criminel, l'imprudent Donald n'avoit point consulté la comtesse de Glenmore : celle-ci non-seulement ne vouloit point que l'homme qu'elle haïssoit fût heureux, mais elle étoit encore jalouse de l'illusion que les fausses douceurs d'une nature factice pouvoient vous procurer, milord; en conséquence, elle résolut de vous faire connoître l'erreur dont vous étiez le jouet et la victime.

« Votre prompt départ pour le Bengale, et la nouvelle de votre naufrage, suspendirent ses projets; votre retour imprévu à Black-Rock les réveilla dans toute leur force; mais comme, pour renverser l'édifice si habilement construit d'Ecbert Donald, il falloit user de beaucoup

d'adresse, et que moi seule j'en possédois les moyens, lady Glenmore sentit qu'avant de porter les premiers coups, il falloit me rendre ma liberté.

« Lady Hersilie me connoissoit assez pour être bien sûre qu'une fois maîtresse de mon sort, ma première démarche seroit de venir tomber à vos genoux, monseigneur, pour vous instruire de la véritable origine de lady Roséma ; mais comment parvenir à briser mes fers! Depuis la mort du chef suprême Darwins, lady Glenmore ne venoit plus au Val-du-Diable ; le nouvel arbitre du sort des indépendans, Belton, n'aimoit ni estimoit la coupable Hersilie ; et le premier usage qu'il fit de son autorité, ce fut de bannir de sa retraite celle qui, en



renonçant à la pudeur d'un sexe, avoit aussi perdu tous ses droits à l'estime d'un autre......

« Furieuse de cet affront, aspirant à se venger à la fois de tous ceux qui l'avoient offensée, la comtesse de Glenmore, désirant me rendre la possibilité de vous éclairer, milord, ne vit pas de moyen plus sûr que celui de dénoncer à l'autorité royale le rassemblement du Val-du-Diable.

« Ecbert, que vos immenses bienfaits avoient rendu très-riche, et qui payoit sans cesse de nombreux espions partout, apprit en même temps la trahison de lady Glenmore, son projet d'incendier la retraite paisible où lady Roséma étoit venue se réfugier (car elle ne vouloit vous faire prévenir,

milord ; qu'après la perte de lady Roséma ), et le danger pressant qui nous menaçoit tous au Val-du-Diable. Mon coupable époux sentit le péril : braver la tempête eût été une folie. Voulant sauver miss Fergusson, et jugeant bien que le moment d'un terrible aveu étoit arrivé, Ecbert se rapprocha de moi, m'instruisit de notre véritable situation, de ses crimes, du désir extrême qu'il avoit de les expier par une retraite austère et par une conduite qui pût faire oublier ses anciens égaremens ; il m'annonça que j'allois être libre, que je pourrois revoir ma fille, et rendre à l'ombre adorée de lady Théolinde le repos, en contribuant à replacer son héritière méconnue à son rang suprême. Pouvois-je

rester inflexible ! Je quittai avec mon époux le Val-du-Diable. Vous savez le reste, seigneur ; c'est à vous de juger si, au moment heureux qui rend à votre amour une fille chérie, votre noble cœur doit écouter la voix de la clémence ou celle du ressentiment. »

---

## CHAPITRE VII.

APRÈS avoir entendu avec beaucoup d'agitation et de trouble la fin du discours de mistriss Donald, le lord Fergusson, très-ému, lui dit avec anxiété : Valentine, si je pardonnois, quels seroient vos projets sur votre avenir ? — Monseigneur, reprit la compagne d'Ecbert, mon devoir est de suivre mon époux en tous lieux, et le sien est de quitter pour jamais une terre souillée par tant de crimes. Si vos bontés protégent notre fuite, j'oserai vous demander d'y ajouter celle de désigner à Valentine et à Betzi quel est, au delà des mers, l'asile

où vous voulez qu'elles accompagnent un époux et un père. — J'ai encore au Bengale des possessions agréables, répondit le lord Fergusson avec sérénité; si la distance ne vous effraie point, je les destinerai à devenir la dot de Betzi. J'espère que cette âme tendre et sensible se consolera de la perte de l'aimable Angélico Frazer, et qu'un jour un époux digne d'elle lui fera oublier les chagrins qu'un premier amour lui a causés. . . . . Valentine, rendez-vous près de Betzi; si vous suivez mon conseil, vous lui laisserez ignorer la mort de son amant; elle ne connoît ni les lieux où il a porté ses pas, ni l'époque de son retour; faites-lui croire que, désespéré des hautes destinées qui sembloient devoir être

son partage, il a fui sa patrie et l'Angleterre : le supposant au Bengale, elle éprouvera moins de peine en quittant l'Europe; et le plaisir de revoir une mère qu'elle croit pour toujours ravie à son amour, va répandre sur les blessures de son cœur un baume salutaire. Je désire qu'Ecbert suive vos pas à Fergusson-Castle. Mes ordres vont être donnés pour votre prochain embarquement; mes bienfaits vous suivront, et j'espère que le bonheur et le repos accompagneront les pas de la vertueuse Valentine et de la douce Betzi.

Mistriss Donald, baignée de larmes, s'inclina respectueusement devant le prince Oswald, et lui dit d'une voix entrecoupée par les sanglots : Epoux de l'adorable Théo-

linde, avez-vous pardonné au mien tous les maux qu'il vous a faits? — Oui, Valentine, répondit le prince; portez au coupable Ecbert des paroles de paix. Hélas! ce n'est point à celui qui peut justement se reprocher les crimes et la mort tragique d'un de ses semblables, ce n'est pas à celui-là, dis-je, à se montrer inflexible.

L'infortunée Valentine porta respectueusement à ses lèvres la main que lui tendoit Roséma; elle laissa tomber dessus les larmes du regret ainsi que de la reconnoissance, et se retira.

Le prince, fort agité, envoya un exprès à Black-Rock, pour faire venir son homme d'affaires : celui-ci ne tarda point à se rendre aux ordres de son maître; il apprit ses

intentions, exécuta ses projets, seconda ses vues bienfaisantes; et trois jours ne s'étoient pas encore écoulés, que la famille fugitive voguoit déjà en pleine mer.

Betzi qui, en retrouvant une mère long-temps pleurée, se flattoit de rejoindre au Bengale l'amant qu'elle adoroit, la tendre Betzi ignora long-temps la fin tragique et prématurée d'Angélico Frazer; et lorsqu'elle l'apprit, les tendres soins de Valentine adoucirent sa douleur.

La dispersion des rebelles du Val-du-Diable, et la mort de leur chef Belton, ayant rendu le repos à la contrée, le prince, avant de songer à l'union de ses deux enfans, s'occupa du soin de faire rendre aux dépouilles mortelles d'Hersilie

et de Frazer les honneurs de la tombe. Lady Glenmore reposa dans le château où elle avoit reçu le jour, et de l'enceinte duquel une fatale passion l'avoit exilée de son vivant. La malheureuse mère d'Angélico vint réclamer le seul bien qu'elle possédât sur la terre, le corps glacé de son unique enfant : suivant sa promesse, le comte de Florange voulut se charger du sort de cette femme infortunée, qui n'accepta de tous ses bienfaits qu'un toit rustique pour abriter sa douleur, et une tombe assez grande pour avoir l'espérance d'y reposer un jour à côté de son fils.

Lorsque ces soins funéraires et pieux furent rendus, l'amour réclama ses droits, et l'hymen voulut avoir sa fête. Le tendre, le pas-

sionné comte de Florange aimoit depuis si long-temps la belle Roséma, sa passion avoit été si noble, si pure, si désintéressée, que le lord Carysfort lui-même fut le premier à rappeler au prince Fergusson qu'il lui restoit encore un devoir à remplir, celui de récompenser un tendre amant, en faisant deux heureux. Le lord Oswald, qui voyoit par cet hymen accomplir tous les désirs de son cœur, consentit avec joie à unir ensemble le fils d'Emma et la fille de Théolinde.

Le comte de Florange, qui soupiroit en songeant que son ami ne pourroit pas être témoin de son bonheur, faisoit en secret des vœux pour que l'aimable Eulalie, entièrement guérie de l'impression passagère qu'il avoit faite sur son

cœur, pût rendre justice aux qualités solides, aux talens brillans et aux douces vertus du sensible Alphonse. O ma tendre amie! disoit le comte de Florange à lady Fergusson, pourquoi le bonheur qui va être mon partage, ne peut-il être celui du baron de Blainville! avec quelle joie nous irions alors en France, vous dans les bras de votre amie, et moi dans ceux d'Alphonse!

En écoutant l'aimable Azorello, sa cousine sourioit en silence, et pensoit en elle-même que si effectivement mademoiselle de Surgères avoit aimé le comte de Florange, elle ne pourroit jamais l'oublier. Roséma se trompoit, et jugeoit son amie d'après elle.

La veille du jour fixé pour l'hymen de lady Fergusson et du comte de

de Florange, les deux amans reçurent chacun des lettres de France, datées du château de Nangis. Le baron de Blainville apprenoit à son ami que ses pressentimens sur la fortune de mademoiselle de Surgères ne s'étoient que trop réalisés. Le duc de Sainclair, parent de la maréchale, n'ayant pu décider sa cousine à s'unir à lui, s'étoit armé de ses titres pour dépouiller Eulalie d'une substitution à laquelle lui seul avoit des droits : mademoiselle de Surgères avoit perdu son procès, sa fortune, et par conséquent tous ses admirateurs.

Restée seule avec un père qui n'avoit d'autre fortune que les bienfaits du roi, mademoiselle de Surgères s'étoit retirée à la campagne, où bientôt, suivant l'usage, on

l'avoit entièrement oubliée : noble, courageuse et résignée, l'aimable Eulalie supportoit sans se plaindre les caprices de la fortune, l'ingratitude des hommes, et l'indifférence d'un monde frivole, dont elle faisoit naguère encore les délices et la gloire.

C'étoit là le moment prévu depuis long-temps par le généreux Alphonse. Trop modeste pour se flatter d'être remarqué pendant le règne du bonheur, il attendoit son éclipse pour se montrer aux regards de la femme sensible qu'il aimoit.

En le voyant arriver dans sa retraite, le maréchal fut étonné, et en même temps satisfait et fier du jugement qu'il avoit porté sur le baron de Blainville : mademoiselle de Surgères, surprise, cacha avec

soin l'impression que faisoit sur elle la démarche d'Alphonse : elle promettoit beaucoup ; Eulalie désiroit peut-être encore plus. . . . . Le baron de Blainville s'expliqua franchement. M. de Surgères, au comble de ses vœux, le serra dans ses bras; Eulalie consentit, en rougissant, qu'il lui baisât la main.

Les discussions d'intérêt ont été bientôt terminées, écrivoit Alphonse au comte de Florange, et c'est le premier de mai que ton heureux ami unira son sort à celui de la plus belle, de la plus aimable, de la plus vertueuse des femmes.

Par un rapprochement singulier, l'union des deux amis étoit fixée au même jour; c'étoit celui que lady Fergusson avoit voulu choisir pour célébrer la fête de l'hymen. Son

trône fut élevé sous un berceau de roses sauvages ; des myrtes entourèrent l'autel où Roséma et le comte de Florange se jurèrent une éternelle fidélité.

Quelques jours après avoir prononcé le serment qui l'unissoit au plus heureux des époux, la comtesse de Florange exprima le vœu touchant de consoler l'ombre du malheureux lord Glenmore, en allant déposer sur sa tombe la couronne nuptiale dont l'amour venoit d'orner sa tête. Le sensible Azorello, qui se rappeloit la scène du parc de Nangis, et la demande touchante que le père d'Hersilie avoit adressée dans cet instant à Roséma, consentit à la suivre dans le pieux pèlerinage qu'elle vouloit faire dans l'île d'Innisfalen.

Le lord Fergusson, qui sentoit toujours la pointe aiguë du remords se mêler à tous les souvenirs relatifs au lord Glenmore, laissa les deux époux se diriger seuls vers le tombeau d'Innisfalen. La route se fit paisiblement; Azorello et Roséma heureux ensemble, et unis l'un à l'autre, sentoient leur félicité; mais elle ne participoit en rien des folles joies de la terre; elle étoit silencieuse comme la réflexion, tranquille comme la sagesse, pure comme la vertu, douce comme le souvenir d'une bonne action.

Arrivée au prieuré, la comtesse de Florange fut attendrie en voyant le tombeau de son protecteur décoré avec soin; les arbres consacrés au deuil l'environnoient de leur sombre verdure; le signe de notre

salut s'élevoit au milieu, comme pour rappeler l'espérance du sein même de la mort; une statue de la reconnoissance étoit placée sur la tombe; un berceau de roses sauvages s'élevoit autour, et formoit un dôme fleuri sur la tête de la divinité chère aux bons cœurs. Sur le socle de la statue étoit sculptée une couronne de myrte, avec cette inscription en lettres d'or : L'HÉRITIÈRE MÉCONNUE, A LA MÉMOIRE DE SON PROTECTEUR LE LORD GLENMORE.

O le meilleur des hommes! s'écria la comtesse de Florange avec attendrissement, lorsque mon cœur, que vous seul pouviez rendre un instant ingrat, n'étoit occupé que de son amour, c'est vous qui, loin de moi, acquittez la dette sacrée

de la reconnoissance ! — Chère Roséma, répondit son époux en la serrant tendrement contre son sein, lequel de nous deux en doit plus au lord Glenmore? En soignant votre enfance abandonnée, le sensible Octar n'a-t-il-pas préparé à votre heureux époux un long avenir de félicité? Mais, Roséma, la date de l'inscription du monument du lord Glenmore doit vous dire qu'il fut érigé avant le jour heureux qui vous a rendue aux vœux d'un tendre père; actuellement .... — Généreux Azorello, ne changez rien, je vous en conjure, à cette preuve touchante du sentiment qui nous unit : puissions-nous en goûter long-temps les délices ensemble ! Si le ciel exauce les vœux de mon cœur, je quitterai en même temps

que mon époux cette région passagère, où l'homme n'a le pouvoir de rester que bien peu d'instans, et je reposerai doucement dans ses bras, sous un berceau de roses sauvages. Oui, je désire que ces mêmes fleurs printanières qui ombragèrent mon enfance, couvrent un jour ma dépouille mortelle, et qu'elles environnent la tombe de celle qui a cessé d'être l'héritière méconnue.

*Fin du Berceau de roses.*

# NOTES

SUR

# L'IRLANDE,

## TIRÉES DU VOYAGE D'ARTHUR YOUNG,

## ET DES RECHERCHES DE SON TRADUCTEUR M. MILLON.

---

### ÉTENDUE DE L'IRLANDE.

Pour connoître l'importance relative d'un pays, il est nécessaire d'avoir une idée de son étendue. J'ai raison de croire que celle de l'Irlande n'est pas exactement connue. Gérard Malines donne à l'Irlande dix-huit millions

d'acres; je crois que c'est mesure d'Angleterre, ce qui fait onze millions d'Irlande. Les calculs qui en ont été faits sont le résultat des mêmes données, c'est-à-dire, des anciennes cartes géographiques. Les plus récentes sont remplies de fautes; mais comme on n'a pas levé, de fraîche date, le plan du royaume, nous devons nous appuyer sur l'autorité que nous trouvons. L'Irlande, mesurée non d'après l'échelle du mille géographique, mais d'après le mille carré fixé par la loi, contenant six cent quarante acres, contient environ vingt-cinq millions d'acres d'Angleterre, ou quinze millions cinq cent mille acres d'Irlande.

## SOL, SURFACE DU PAYS, ET CLIMAT.

A proportion de la grandeur des deux pays, l'Irlande est plus cultivée que l'Angleterre, ayant beaucoup moins de terres vagues en tout genre ; on n'y voit point de montagnes incultes d'une aussi grande étendue que celles qu'on trouve dans les quatre comtés du nord de l'Angleterre. Les plus considérables des montagnes incultes de l'Irlande sont dans les comtés de Kerry, de Galloway et de Mayo, et quelques-unes dans ceux de Slégo et de Donnégal ; mais toutes ensemble ne forment pas la quantité de celles des quatre comtés du nord de l'Angleterre. Les vallées, dans les montagnes d'Irlande, sont aussi plus habitées, je crois, que celles d'Angleterre,

excepté où il y a des mines, et par conséquent quelque sorte de culture sur les côtes des montagnes.

La fertilité naturelle, acre pour acre, dans les deux royaumes, est certainement en faveur de l'Irlande; ce dont, je crois, on n'aura nul doute, lorsqu'on saura que quelques acres des campagnes les plus belles et même les mieux cultivées en Angleterre, doivent presque tout à l'art et à l'industrie supérieure des habitans.

La circonstance qui me frappe, comme étant la plus grande singularité de l'Irlande, c'est la qualité rocailleuse du sol, laquelle sembleroit, au premier coup d'œil, s'opposer à cette fertilité; mais c'est tout le contraire; la pierre est si générale, que j'ai grande raison de croire que toute l'île est un vaste rocher

de couches et d'espèces différentes; lequel sort de la mer : on ne peut creuser à une grande profondeur, sans trouver de la pierre. En général, les endroits les plus unis et les plus fertiles ont, à peu de profondeur, autant de pierres que les endroits les plus stériles. On doit reconnoître en cela la main bienfaisante de la Providence, qui a donné le sol le plus précieux qu'il y ait en Europe, au climat qui en est le plus humide.

En effet, on doit remarquer que si sur les terres argileuses de l'Angleterre (sol très-rare en Irlande), il tomboit autant de pluie que sur le sol pierreux de l'Irlande, ces terres ne pourroient être cultivées; mais ici les rochers sont couverts de verdure; ceux qui sont de pierres à chaux sont recouverts d'une

mince couche de terreau, qui produit le gazon le plus doux et le plus beau qu'on puisse imaginer.

La qualité rocailleuse du sol en Irlande est si universelle, qu'elle prédomine en tout genre : on ne peut se servir avec justesse des mots sable, lut, argile. C'est une argile pierreuse, un lut pierreux, un sable graveleux.

On parle beaucoup de l'argile jaune de l'Irlande; l'argile pure, sur la surface, est très-rare ; la plus commune se trouve en couche mince sous le terreau des rocs. Les luts rudes, tenaces et pierreux, fort difficiles à travailler, ne sont point rares; mais ils sont différens des terres argileuses d'Angleterre.

Les luts friables-sabloneux, secs, mais fertiles, sont très-communs, et forment les meilleures terres du royaume

pour le labourage et le pâturage des moutons. Ces terrains se trouvent particulièrement dans les comtés de Tippérary et de Roscommon; les plus fertiles de tous sont les pâturages à bœufs du comté de Limerick, et les bords du Shannon, appelés les Corcasses : c'est un lut tendre et friable.

Le sable, si commun en Angleterre, en Espagne, en France, en Allemagne, en Pologne, ne se trouve nulle part en Irlande, excepté sur le bord de la mer. Je n'ai jamais rencontré ni entendu parler de sol crayeux.

Les marais sont très-vastes en Irlande; celui d'Allen a quatre-vingts milles d'étendue, et contient, d'après les calculs, trois cent mille acres. Il y en a encore d'autres très-étendus, et de plus petits, épars dans le royaume, mais ils ne sont

pas en plus grand nombre qu'il ne faut pour le chauffage.

L'Irlande est arrosée par de grandes et belles rivières. Il est à remarquer que les plus beaux endroits du royaume sont sur les bords des rivières ; témoins la Sure, le Blackwater, le Liffy, la Boyne, le Nore, le Barrow, qui arrosent des sites pittoresques qui peuvent être difficilement surpassés. D'après la qualité rocailleuse du pays, il y a peu de ces rivières qui ne soient obstruées ; ce qui est un grand obstacle à la navigation intérieure du pays.

Les montagnes d'Irlande offrent au voyageur cette intéressante variété que ne peut jamais avoir un pays plat ; en même temps elles ne sont pas en assez grand nombre pour produire cette pauvreté qui leur est ordinairement atta-

chée. Les plus considérables des montagnes d'Irlande sont le Mangerton et les Réecks, dans le comté de Kerry; les Galty, dans celui de Corke; les hauteurs de la Mourne, dans le comté de Down; de Crow-Patrick et de Néphim, dans le comté de Mayo. L'élévation de ces montagnes doit les rendre l'objet de l'attention des voyageurs.

Le climat de l'Irlande est plus humide que celui de l'Angleterre. La saison pluvieuse commence ordinairement vers le 1er juillet, et continue d'être humide jusqu'en septembre ou octobre, temps où il règne généralement une belle saison sèche d'un mois ou six semaines. La plus mauvaise qualité du climat d'Irlande est l'humidité constante sans pluie. Mouillez un morceau de cuir, mettez-le dans une chambre où il

n'y ait ni feu ni soleil, il ne pourra, même en été, sécher en un mois.

A ces détails du savant Arthur Young sur le sol et le climat de l'Irlande, son traducteur M. Millon ajoute les suivans :

L'Irlande, située dans l'océan Atlantique, à l'ouest de l'Angleterre, est une des plus grandes îles de l'Europe; son plus long jour, dans la partie septentrionale, est de dix-sept heures vingt-cinq minutes, et dans la partie méridionale, de seize heures vingt-cinq minutes. Comme elle est située dans une des zones tempérées, son climat est doux et agréable. Quoique moins étendue que la Bretagne, dit Orose, elle a, par la température de son ciel, plus de ressources utiles. Elle est plus petite que la Bretagne, dit Isidore, mais aussi plus fertile par sa situation. L'Ir-

lande, selon Bède, surpasse de beaucoup la Bretagne par la bonté et la sérénité de son air.

L'humidité de l'air, jointe au grand nombre de lacs et de marais qui se trouvent en Irlande, cause aux étrangers qui n'y sont point accoutumés, des maladies auxquelles les naturels du pays ne sont pas sujets chez eux : il n'y a guère d'intervalle entre la première maladie et la mort.

L'Irlande est coupée par un grand nombre de rivières et de lacs ; on y voit aussi des montagnes, des caps et des promontoires ; on y rencontre beaucoup de marais, d'où l'on tire de la tourbe pour faire du feu. Les plaines sont vastes, le sol abondant et fertile en toute sorte de grains ; tout y vient en quantité ; ses pâturages sont les

meilleurs de l'Europe, tant pour la quantité que pour la qualité des herbages; ce qui a fait dire à Bède que cette île étoit riche en lait et en miel : il paroît même que de son temps on y cultivoit la vigne. Les arbres fruitiers y réussissent fort bien ; on ne les rencontre pas dans les champs, ni sur les grands chemins, comme dans d'autres pays; ils sont renfermés dans l'enclos des jardins et vergers.

L'Irlande est riche en troupeaux; on en trouve de toute espèce. Les moutons fournissent beaucoup de laine ; mais elle est inférieure, pour la finesse et la bonté, à celle des autres pays. Les chevaux, nommés hobbiés en anglais, et dont la race vient des Asturies, naissent en Irlande ; ils sont excellens, et conviennent à la selle comme à la voi-

ture. Les oiseaux de proie, comme l'aigle et le faucon, ne manquent point en Irlande. On y voit communément des lévriers et autres chiens de chasse; les abeilles y sont en grande quantité; il y a peu de bêtes fauves, et la race des loups y est entièrement détruite.

Il y a beaucoup de gibier de toute espèce; les rivières et les lacs sont remplis de poisson, et la pêche de celui de mer y est très-abondante. Si on vouloit fouiller les entrailles de la terre d'Irlande, a dit un historien, on y trouveroit des trésors.

Cette île possède d'abondantes mines de mercure, d'étain, de plomb, de cuivre, d'alun, de vitriol, de soufre, d'antimoine; mais le gouvernement anglais s'oppose à l'exploitation de ces mines. On y trouve aussi des carrières

de pierres semblables à celle de liais, des mines de charbon de terre, de l'albâtre, et du marbre de plusieurs espèces; il y en a de rouge et de noir, de rayé, de blanc mêlé d'autres couleurs.

Les denrées du cru de cette île, et qui sont le principal objet de son commerce, sont le bœuf, le mouton, le porc, les cuirs, le suif, le beurre, le fromage, le sel, le miel, la cire, les fourrures, le lin, le chanvre, la laine, les toiles, les étoffes, le poisson, le gibier, le plomb, l'étain, le cuivre et le fer.

L'Irlande produit le nécessaire, l'agréable, et pourroit bien se passer des autres contrées; sa situation, par rapport aux autres pays, est très-avantageuse pour le commerce; ses ports sont en plus grand nombre et plus commer-

çans que ceux de l'Angleterre ; ils furent fréquentés autrefois par les Phéniciens, les Grecs et les Gaulois. Cette île est recommandable tant par sa fertilité que par la situation avantageuse de ses ports.

Si l'on en croit quelques écrivains, le sol de l'Irlande, par un privilége qui lui est particulier, ne souffre point de bêtes venimeuses ; il s'en rencontre pourtant ; mais par une singularité extraordinaire, ces animaux y sont privés de la qualité venimeuse qui, partout ailleurs, est inséparable de leur nature. Quand on y en apporte du dehors, ils meurent en approchant de cette terre.

Les merveilles des deux fameux lacs Lough-Néagh et Lough-Lène sont connus des savans par différens écrits qui ont été publiés à leur sujet.

Les eaux de ces deux lacs ont une qualité pétrifiante qui change le bois et le fer en pierre, lorsque ces deux substances ont touché le fond. Les savans ne s'accordent point touchant l'espèce de bois qui se pétrifie dans le lac Néagh. Selon l'opinion générale, c'est le houx ; mais d'autres naturalistes pensent que cette pétrification s'opère de même sur les bois qui croissent au bord du lac et aux environs, savoir, le chêne, le genêt et l'if. Quant au temps nécessaire pour la pétrification, il n'est pas déterminé : on a vu des branches de houx pétrifiées en sept ans. La pétrification se fait non-seulement dans le lac Néagh, mais encore dans les environs, jusqu'à huit milles de distance, même sur les hauteurs et dans les terres sabloneuses, où il n'y a pas d'apparence

d'apparence que les eaux du lac aient aucun accès ; ce qui feroit croire que ces pétrifications peuvent être produites également par la nature du terrain, par les pluies, et par les vapeurs qui proviennent du lac.

On regarde les eaux du lac Néagh comme un bain très-salutaire pour ceux qui ont des maladies de peau.

Le lac Lène, à l'extrémité méridionale de l'île, dans le comté de Kerry, n'est pas moins remarquable que le lac Néagh. Il a quatre mille arpens carrés; à l'est et au midi il est commandé par les montagnes de Mangerton et de Turck, et à l'ouest par celle de Gléna. Au nord est une belle plaine.

Les montagnes d'Irlande sont couvertes, depuis le pied jusqu'au sommet, de chênes, d'ifs, de houx, et d'arbou-

siers, arbrisseau charmant, qui devient un bel arbre dans la terre qui lui est propre. Dans les montagnes d'Irlande il croît jusqu'à la hauteur de vingt pieds: ses feuilles, toujours vertes, ressemblent à celles du laurier, et sont de couleur pourpre; à l'extrémité, ses fleurs suspendues comme des grappes, sont blanches et d'une odeur agréable, comparable à celle du lis; ses fruits, semblables aux fraises pour leur forme, mais beaucoup plus gros, sont ronds, aigres et jaunes avant leur maturité, ensuite ils deviennent rouges, et sont d'un goût exquis. Les habitans en mangent en guise de pommes. Il faut boire de l'eau après en avoir mangé, autrement ils sont malfaisans. L'arbousier, tel que nous venons de le décrire, produit sur les montagnes un effet char-

mant, qui présente à l'œil un amphithéâtre impénétrable aux rigueurs de l'hiver.

Le lac Lène contient beaucoup d'îles qui forment autant de jardins agréables. L'arbousier y prend racine dans des rochers de marbre, au milieu des eaux. Nennius prétend, dans son Traité des merveilles d'Irlande, qu'autour de ce lac il y a quatre mines qui forment quatre cercles; savoir, d'étain, de plomb, de fer et de cuivre; il ajoute qu'il s'y trouve des perles qui servoient jadis de pendans d'oreilles aux rois d'Irlande.

Selon Ma-Geo-Ghean, il y a dans ce lac des pierres précieuses, et aux environs des mines d'argent et de cuivre.

## DES HABITANS.

Il y a trois races d'habitans en Irlande, assez distinctes pour frapper le voyageur le moins attentif; ce sont les Espagnols, qu'on trouve dans le comté de Kerry et une partie de ceux de Limerick et de Corke; ils sont grands et minces, mais bien faits, ayant le visage long, les yeux bruns, et de longs cheveux noirs qui sont plats. Le temps n'est pas éloigné, où les Espagnols avoient sur la côte de Kerry une espèce d'établissement; ils y étoient en grand nombre sous le règne d'Elisabeth, et ils ne furent entièrement chassés que du temps de Cromwel. Il y a une île de Valentia sur cette côte, avec d'autres noms certainement espagnols.

La race écossaise est au nord, où l'on trouve des traits qui sont supposés devoir distinguer ce peuple, son accent et beaucoup de ses usages. Dans un district près de Dublin, mais plus particulièrement dans les baronnies de Bargie et de Forth, dans le comté de Wexfort, on parle la langue saxonne, sans aucun mélange d'irlandais, et les habitans ont une variété d'usages par lesquels ils sont distingués de leurs voisins. Le reste du royaume est composé de métis.

La race milésienne d'Irlande, que l'on peut appeler natifs, est éparse dans le royaume; mais on la trouve surtout dans les provinces de Connaught et de Munster. Il reste peu de familles considérables dont la généalogie soit certaine; mais aucune n'a de grands biens, à l'exception des O'briens et de

M. O'niel. O'hara et M'dermont sont de grands noms dans la province de Connaught, ainsi qu'O'donnohue dans le comté de Kerry; mais les O'connors et les O'drischals, dans le comté de Corke, prétendent avoir une origine antérieure, en Irlande, à toutes les familles de la race milésienne.

Plusieurs des surnoms irlandais (dit M. Millon) commencent par O ou Mac, qui signifient petit-fils ou fils; autrefois l'O n'étoit employé que par les chefs ou par ceux qui pouvoient prouver l'antiquité de leurs familles.

On parle généralement l'ancien irlandais dans l'intérieur du pays, où règnent même encore quelques-unes de leurs anciennes coutumes sauvages, particulièrement celle de pousser des hurlemens aux funérailles; mais on trouve

dans plusieurs contrées du continent des traces de ce même usage.

Les Irlandais de la classe commune ressemblent assez aux anciens Bretons, tels que les peignent les auteurs romains, ou aux Indiens qui habitent l'Amérique. De misérables huttes ou cabanes construites en argile ou en paille, séparées au milieu par un mur fait des mêmes matériaux, servent à loger à la fois la famille et sa possession. Dans une même pièce ils vivent et couchent pêle-mêle, faisant au milieu de l'aire leur feu de tourbe, dont la fumée n'a d'autre issue qu'un trou pratiqué au haut du toit; l'autre pièce est occupée par une vache, ou les pièces de ménage qui ne sont point d'un usage journalier.

Une vache, quelquefois un cheval,

de la volaille, et un terrain à patates, font leurs richesses; du pain grossier, des œufs, du lait, des patates et du poisson, constituent leur nourriture.

Quoique les prairies soient couvertes de bétail, les habitans pauvres mangent rarement de la viande de boucherie. Leurs enfans, malgré cela, sont robustes et gras. Ils connoissent à peine l'usage des vêtemens.

Les descendans des Anglais et des Ecossais qui passèrent en Angleterre après la conquête de cette île, en 1172, par Henri II, roi d'Angleterre, sont, sans être en aussi grand nombre que les Irlandais purs, la portion la plus riche des habitans; ce sont eux qui forment la meilleure partie des nobles (gentlemen) et négocians, qui habitent les côtes maritimes de l'est et du

nord, où se fait presque tout le commerce de l'Irlande, surtout à Belfast, Londonderry, et autres endroits de la province d'Ulster.

Il résulte donc que les habitans actuels sont composés de trois classes distinctes :

1° Les anciens Irlandais, gens pauvres, ignorans, opprimés, qui habitent ou plutôt qui végètent dans les parties intérieures ou occidentales de l'île ;

2° Les descendans des Anglais, qui habitent les contrées de Dublin, de Waterford et de Corke, et qui ont totalement changé l'aspect des côtes opposées à l'Angleterre, en y introduisant les arts, les sciences, etc. ;

3° Les émigrés écossais, qui habitent les parties septentrionales, et qui con-

servent leur religion, leurs habitudes, et la manière de vivre de leur pays.

Il s'écoulera donc naturellement des siècles avant que les habitans de l'Irlande soient consolidés et confondus de manière à ne faire plus qu'un seul peuple. La classe qu'on appelle gentry, et les gens riches, en Irlande, ont à peu près le langage, le costume, les mœurs et les usages des personnes du même rang en Angleterre.

MŒURS ET USAGES. (*Arthur Young.*)

Les seules divisions que pourroit faire un voyageur qui traverseroit l'Irlande, sans s'y arrêter aucunement, seroient les personnes de grandes fortunes, et les gens du commun; la division intermé-

diaire de ces deux classes si nombreuses et si respectables en Angleterre, attireroit à peine la moindre attention en Irlande. Cependant, d'après un séjour dans le royaume, on est convaincu qu'il y a une autre classe, c'est celle des fortunes médiocres, composée des gentlemen de campagne, et de ceux qui tiennent des terres à loyer.

Les mœurs, les habitudes et les usages des gens riches, sont absolument les mêmes partout; du moins il y a très-peu de différence à cet égard entre l'Angleterre et l'Irlande. C'est parmi les gens du commun qu'on doit chercher ces traits auxquels on distingue le caractère national.

Les particularités qui me frappèrent le plus dans les Irlandais du commun, furent une vivacité et une volubilité de

langue aussi grandes qu'éloquentes ; on croiroit qu'ils peuvent prendre du tabac et babiller sans se lasser jusqu'à une éternité. Ils sont plus gais et plus vifs que les gens qu'on voit communément en Angleterre, n'ayant rien de cette incivilité triste et silencieuse dont tant d'Anglais semblent s'envelopper, comme s'ils se concentroient dans leur propre importance. Excessivement paresseux à l'ouvrage, ils sont aussi vivement actifs au jeu qu'au hurlling qui est le jeu de balles des sauvages ; ils y déploient les plus grands tours d'agilité.

Leur amour de la société est aussi remarquable que leur curiosité est insatiable. Leur hospitalité envers le premier venu, quoique leur pauvreté les mette à la gêne, a trop de mérite pour être oubliée. Extrêmement satis-

faits d'une plaisanterie ou d'une réponse ingénieuse, ils la répéteront avec une telle expression, que le rire sera universel. Amis zélés, ennemis implacables, ils gardent inviolablement leur secret : on ne sauroit leur échapper dans leurs ressentimens. Ils ont une telle idée de l'honneur, qu'aucune menace ni récompense ne pourroit les engager à trahir le secret de qui que ce fût, quand même ce seroit un oppresseur, dont ils pilleroient la propriété sans scrupule. Ils sont grands buveurs, querelleurs et conteurs, mais honnêtes, soumis, obéissans. La danse est si générale chez eux, qu'il y a partout des maîtres de danse ambulans, à qui les paysans payent six pences par trimestre, pour apprendre à danser à leurs familles : outre la gigue irlandaise, qu'ils dansent

avec la plus abondante expression, ils apprennent des menuets et des contre-danses; et j'ai même entendu dire que les danses les plus difficiles commençoient à s'introduire chez eux.

On voit aussi en général quelque degré d'éducation. On rencontre des écoles partout; elles sont ordinairement placées près des haies; on y apprend à lire et à écrire : on pourroit aussi-bien les appeler écoles dans les fossés, car j'ai vu plus d'un fossé rempli d'écoliers. Il y a encore des écoles communes pour les hommes.

Si de la plus basse classe nous remontons à la plus haute, tout est dans celle-ci gaîté, plaisir, luxe et dissipation. La vie de Dublin se règle sur celle de Londres. Chaque soirée d'hiver il y a bal ou partie; le beau monde

s'assemble, non pour s'amuser, mais pour se faire suer réciproquement : une grande foule entassée sur vingt pieds carrés, donne un relief aux agrémens d'une conversation ou d'une table de wisk. Il y a quatre ou cinq maisons assez grandes pour recevoir commodément une société nombreuse, mais les autres sont assez petites pour rendre les brillantes réunions détestables.

La cour n'a rien de remarquable ou de brillant; mais elle varie beaucoup suivant la fortune particulière ou le caractère généreux du lord lieutenant. La vie de la campagne a quelques particularités qu'on ne voit point en Angleterre; chacun garde de grandes étendues de terre pour suppléer au défaut des marchés; on se procure ainsi une telle aisance, qu'en y ajoutant la cir-

constance des taxes et des prix qui sont bas, on croiroit qu'il est difficile aux propriétaires de dépenser leurs revenus, si l'hiver Dublin ne leur en donnoit les moyens.

Le prix des vivres de toute espèce, en Irlande, est beaucoup plus bas qu'en Angleterre; le travail coûte un tiers de moins; les gages des domestiques sont à trente pour cent meilleur marché; les taxes n'y sont pas aussi considérables. Sans le luxe excessif des chevaux et des domestiques, un Irlandais d'une fortune aisée auroit de la peine à dépenser ses revenus.

Une chose curieuse à remarquer dans les Irlandais qui habitent la campagne, c'est l'état misérable de leurs maisons. Il y a des gens à cinq mille livres sterlings de revenus, que dédaigneroit un

homme qui n'auroit en Angleterre que cinq cents livres de rentes. Il manque à ces demeures un air d'agrément, d'ordre et de propreté ; les maisons même qui sont nouvelles n'ont rien de cela ; cependant celles qu'on bâtit actuellement sont mieux construites, et les jardins surtout sont plus grands et mieux soignés.

Les tables des gens riches sont très-abondamment servies, la plupart avec goût ; elles ne diffèrent en rien de celles d'Angleterre. Les légumes n'y ont pas la même saveur qu'en Angleterre, ce qui vient sans doute du climat.

On a long-temps reproché aux Irlandais leur amour excessif pour le duel et la boisson, deux défauts que le changement de mœurs a presqu'entièrement fait disparoître : il est très-rare actuel-

lement de voir dans la haute classe de la société les hommes se livrer à la boisson.

Parmi eux le duel est plus commun qu'en Angleterre; mais cependant cette fureur s'est bien adoucie. En général, la conduite des Irlandais fait honneur à leur pays ; leur caractère est noble et généreux. Tout voyageur sans préjugé qui les visitera, sera aussi charmé de leur enjouement que de leur hospitalité, et trouvera en eux des gens braves, polis et honnêtes.

## DE LA LANGUE, DE LA LITTÉRATURE ET DES SCIENCES. ( *M. Millon.* )

La langue irlandaise est, pour le fond, la même que la langue bretonne et celle du pays de Galles; c'est un dia-

lecte du celtique, usité chez les montagnards d'Ecosse, qui habitent vis-à-vis les côtes d'Irlande; elle a toutefois subi de grandes altérations, mais non pas au point qu'un Irlandais, un Gallois et un montagnard écossais ne puissent se comprendre entr'eux. Il est probable qu'insensiblement la langue irlandaise sera mise au nombre des langues mortes.

Quelques écrivains prétendent que les sciences ont été cultivées de bonne heure en Irlande. Selon M. O'halloran, il paroît que les Irlandais ont été, de la plus haute antiquité, un peuple poli, savant, industrieux, père et fondateur des lettres, d'après du moins la tradition, qui porte que l'Egypte reçut ses lois, ses arts et ses sciences d'un nommé Ninlus, ancêtre de la nation irlandaise. Bède atteste que vers le milieu du sep-

tième siècle, beaucoup d'Anglo-Saxons, tant nobles que des autres classes de la nation, quittèrent leur patrie pour se retirer en Irlande, et que les habitans du pays pourvurent à leur entretien, les instruisirent et leur fournirent des livres, sans recevoir aucune indemnité ou récompense. Ce témoignage, dit Lyttle-Ton, fait honneur non-seulement au savoir, mais à l'hospitalité, à la bienfaisance et au désintéressement de la nation. Le docteur Lélaud observe que cette affluence d'étrangers, dans une île absolument éloignée, à une époque où l'Europe étoit plongée dans les ténèbres de l'ignorance, prouve suffisamment que l'Irlande étoit alors la patrie des sciences.

Dans les siècles modernes, les Irlandais se sont aussi distingués dans la

république des lettres. L'archevêque Usher fait honneur à sa patrie ; le docteur Swift n'a peut-être pas eu son égal pour la saillie, la plaisanterie et la satire ; la vivacité d'esprit de Furqu'har est bien connue de tous les amateurs de l'art dramatique. Parmi les hommes d'un mérite distingué, que l'Irlande a produits, on place éminemment sir Richard Steèle, Berkeley, Parnel, Sterne, Goldsmith, Congrève, Boyle, Sontherne, etc., etc., etc.

### CONSTITUTION ET GOUVERNEMENT.

Henri II, roi d'Angleterre, subjugua et conquit une partie de l'Irlande, en 1172 ; bientôt le reste de cette île fut soumis aux Anglais qui l'ont possédée jusqu'à nos jours. Les successeurs de

ce monarque ne prirent le titre que de seigneurs d'Irlande ; mais Henri VIII prit le titre de roi. Depuis Henri II, les lois d'Angleterre furent reçues et jurées par la nation irlandaise assemblée à Lismore.

La constitution du gouvernement d'Irlande, telle qu'elle est aujourd'hui, quant à la justice distributive, est presque la même que celle d'Angleterre. Un gouverneur en chef, appelé Lord-Lieutenant, est nommé par le roi, qu'il représente ; mais son pouvoir est, dans certaines parties, limité, et, dans d'autres, étendu, suivant le bon plaisir du roi, ou l'urgence des temps. Quant à l'autorité dont il jouit, il n'y a point en Europe de vice-roi qui approche autant d'un monarque, et par rapport au pouvoir dont il est revêtu, et par

rapport à l'éclat de sa cour ; il a un conseil composé des grands officiers de la couronne, savoir, d'un chancelier, d'un trésorier, etc. ; c'est lui qui, suivant les intentions du roi, convoque ou dissout le parlement, composé, comme celui de la Grande-Bretagne, de lords et de députés des communes.

### ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE D'IRLANDE.

L'histoire d'Irlande remonte à une très haute antiquité ; elle peut se diviser, avec beaucoup plus de raison que celle de tout autre pays, en histoire légendaire et en histoire authentique.

Sous le règne d'Edouard II, au commencement du quatrième siècle, un prince d'Ulster se vantoit au pape d'une

succession non interrompue de cent quatre-vingt-dix-sept rois d'Irlande. Les antiquaires irlandais, même les plus modérés, font remonter l'histoire de leur pays jusqu'à environ cinq cents ans avant l'ère chrétienne, temps où ils assurent qu'une colonie de Scythes sortis d'Espagne vint s'établir en Irlande, qu'ils trouvèrent habitée, et où ils apportèrent le langage ainsi que les lettres phéniciennes.

Vers le milieu du cinquième siècle, saint Patrick vint travailler à la propagation du christianisme, qu'il y trouva déjà établi par d'autres missionnaires chrétiens. Après ce période, l'Irlande fut envahie par les rois d'Angleterre, de la race saxonne; à la fin du huitième siècle, les Normands et les Danois envahirent à leur tour les côtes

d'Irlande,

d'Irlande, et commencèrent à y élever des édifices: les habitations des Irlandais, jusqu'à cette époque, avoient été des huttes faites avec des claies couvertes en paille et en jonc.

Les naturels du pays se défendirent avec courage contre les Danois et les Normands; ceux-ci battirent les villes de Dublin, Wuterford, Limérick, Wexfort et Cork; ils habitoient principalement à Dublin, que les anciens Irlandais nommoient Fingal, ou Terre des étrangers.

Il paroît que vers l'an 962, les naturels du pays appelèrent à leur secours le roi anglo-saxon Edgard, qui avoit une puissance maritime considérable.

Au douzième siècle, Henri II, roi d'Angleterre, forma le dessein d'annexer l'Irlande à sa couronne; vers

l'an 1168, il prit le prétexte, pour réussir dans son projet, de rétablir sur le trône Dermot-Mac-Marrough, roi de Leinster, qui étoit venu chercher un asile à sa cour ; il lui promit secours et protection pour recouvrer sa couronne, s'il juroit serment de fidélité à la couronne d'Angleterre, tant pour lui que pour les petits princes qui dépendoient de lui. Le roi de Leinster fit le serment. Henri, aidé de ses barons, entreprit la conquête; plusieurs villes furent soumises, et Strongbow, comte de Pembroke, épousa Eva, fille de Mac-Dermot. A la mort de celui-ci, Henri II, accompagné de quatre cents chevaliers, de quatre mille soldats, et de l'élite de la noblesse, aborda en Irlande, près de Waterfort, prit possession du pays, établit un parlement à Dublin, qu'il

chargea de distribuer à sa noblesse les terres d'Irlande, tint une cour magnifique, forma une administration civile, semblable, autant que possible, à celle d'Angleterre, où il retourna en 1173, après avoir établi à Dublin une colonie d'Anglais de Bristol, avec les mêmes franchises et priviléges. Depuis cette époque, Dublin devint florissante.

Ainsi la conquête de l'Irlande fut effectuée par les Anglais aussi facilement que celle du Mexique par les Espagnols, et cette facilité eut, dans l'un et l'autre pays, la même cause, le peu de civilisation des naturels, qui n'étoient pas armés, et les différens qui régnoient entre les princes ou chefs.

Henri donna le titre de seigneur d'Irlande à son fils Jean. Richard I^er s'occupa peu de l'Irlande. Le roi Jean

érigea en douze comtés les provinces qui lui étoient soumises ; celles qui n'avoient pas voulu se soumettre au joug, étoient gouvernées par les descendans de leurs princes, et obéissoient aux lois dites bréonés ; ce qui dura jusqu'au règne de Jacques Ier.

Le règne peu stable de Henri II, ses guerres et sa captivité, nuisirent à la domination des Anglais en Irlande ; mais ils restèrent assez tranquilles sous le règne d'Edouard Ier.

Guveston, célèbre favori d'Edouard II, acquit un grand crédit en Irlande, tandis qu'il fut lord-lieutenant ; mais les succès de Robert Bruce, roi d'Ecosse, firent naître aux Irlandais le désir de transférer leur foi et hommage aux rois d'Ecosse. Edouard, frère de Robert, aidé par les habitans, envahit l'Irlande, et

fut couronné roi à Dandlack ; peu s'en fallut que Dublin ne tombât en son pouvoir : mais la victoire ne lui fut pas long-temps fidèle, et il fut tué par Bermingham , général anglais. Après cet événement, Edouard II, gouverna l'Irlande avec modération , et fit plusieurs excellens règlemens concernant le pays.

Durant la minorité d'Edouard III, les commotions et les troubles se renouvelèrent en Irlande , et le gouvernement anglais ne put les dissiper entièrement.

En 1333 , il y éclata une rébellion , où les habitans même d'origine anglaise prirent part : la vigueur et la bravoure des gouverneurs qui se succédèrent dans ce temps , comprima et apaisa les insurgens.

Vers l'an 1361, le prince Lionel, fils d'Edouard II, ayant épousé l'héritière d'Ulster, fut envoyé pour gouverner l'Irlande, et réduire, s'il étoit possible, les habitans à une entière soumission aux lois d'Angleterre; mais il ne put terminer son entreprise : les Irlandais étoient alors dans un état très-florissant.

En 1139, Richard II passa en Irlande avec une armée de trente-quatre mille hommes bien armés, bien disciplinés : comme il n'employa point la force, les Irlandais furent flattés de sa visite, et admirèrent la magnificence de sa cour. Richard mit tout en œuvre pour gágner leur affection, et accorda les honneurs de la chevalerie à leurs chefs : après la mort de Richard, les Irlandais conservèrent un vif attachement à la maison

d'York; et lorsque cette famille essaya de remonter sur le trône, les Irlandais embrassèrent sa cause. Edouard IV fit le comte de Desmond lord-lieutenant, en récompense de ses services : ce fut le premier capitaine irlandais qui obtint cet honneur.

L'avénement de Henri VII à la couronne ne put réconcilier les Irlandais avec la maison de Lancastre ; ils firent une tentative malheureuse en faveur de la maison d'Yorck, dont Henri VII ne les punit pas ; il se contenta d'exiger de la noblesse un nouveau serment de fidélité à son gouvernement.

Henri VIII gouverna l'Irlande, en prenant le titre de roi. Sous son règne il y eut une insurrection, en 1540, sous le commandement de Fitz Gérald ; et par l'influence de la maison d'Autriche,

ce fut cette rébellion qui détermina Henri VIII à prendre le titre de roi, espérant par là attacher davantage les Irlandais à sa domination : l'expérience prouva qu'il avoit bien jugé l'esprit de cette nation. A cette époque, la réforme s'introduisit dans la partie anglaise de l'Irlande, presque sans aucune opposition.

Les Irlandais furent très-tranquilles sous le règne de Marie ; mais ils furent très-remuans sous celui d'Elisabeth. Ce fut sous son règne que les Espagnols se rendirent maîtres de Kinsale.

Jacques I^er confirma les possessions des Irlandais ; sous ce prince il y eut plusieurs révoltes et beaucoup de proscrits. Les confiscations qu'Elisabeth et Jacques I^er prononcèrent contre les rebelles, produisirent à la couronne

d'Angleterre un domaine de cinq cent onze mille quatre cent soixante-onze acres de terre. Jacques Ier les distribua à une colonie de protestans, dans le nord de l'Irlande, et ce pays fut toujours, depuis cette époque, très-tranquille : c'est la partie la mieux cultivée comme la plus civilisée de l'Irlande.

Ces proscriptions sans exemple devinrent funestes aux Anglais, sous Charles Ier. Les Irlandais formèrent l'affreux complot de massacrer tous les Anglais qui se trouvoient dans ce royaume, pour reprendre sur eux les terres qu'on leur avoit ôtées ; ils furent encouragés dans ce sinistre projet par les dissensions qui éclatèrent entre le roi et ses parlemens. Leur complot sanguinaire ayant été découvert par le gouverneur anglais de Dublin, cette ville ne tomba point

en leur pouvoir. Cependant, en 1641, ils exécutèrent en partie leur horrible plan. Les auteurs ne s'accordent point sur les causes de ce massacre, ni sur le nombre des individus qui périrent. D'après un auteur digne de foi, Ma-Geo-Ghean, les Anglais furent les premiers agresseurs, et donnèrent eux-mêmes le signal des assassinats, en égorgeant ceux que quarante ans auparavant leurs pères ou eux avoient dépouillés.

A cette époque, l'Irlande fut encore une fois réduite. En 1649, Charles I^er^ ayant péri, le gouvernement d'Irlande fut brigué par les différens partis. Olivier Cromwel ayant obtenu cet important emploi, partit pour cette île à la tête d'une puissante armée; les pas de ce général y furent partout marqués

par la désolation et la cruauté ; une bonne partie des terres d'Irlande fut encore distribuée aux militaires qui servirent dans cette expédition.

La monarchie ayant été rétablie en 1660, les Irlandais se flattèrent que Charles II mettroit fin à leurs calamités ; ce prince ne leur rendit cependant aucun des biens que l'usurpateur leur avoit pris. Quoique malheureux sous son règne, ils furent tranquilles ; son frère et successeur trouva même un asile chez eux, lorsqu'il fut détrôné par son gendre Guillaume, prince d'Orange. Il fut encouragé par les Irlandais, dans l'espoir de remonter, avec leur secours, sur son trône ; mais il fut trompé dans son attente, et chassé d'Irlande par le même Guillaume, après la bataille de la Boyne, en 1690. C'est la seule vic-

toire que le roi Guillaume ait jamais remportée en personne, et c'est de cette victoire qu'a dépendu peut-être le maintien de la religion protestante en Angleterre et en Irlande. Après cette bataille, le roi Jacques s'embarqua pour la France, où il étoit sûr de vivre et de mourir en paix.

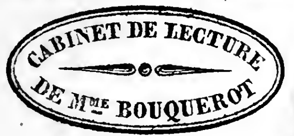
Le roi Guillaume poursuivit toujours en Irlande une guerre dont le succès ne tarda point à l'affermir sur le trône. Cette île ayant été antérieurement soumise, on vit paroître une foule d'actes plus oppressifs les uns que les autres pour l'Irlande.

Depuis ce temps jusqu'à nos jours, il y a eu beaucoup de mouvemens, d'insurrections et de révoltes partielles à différentes époques; ces troubles ont nécessité des mesures coërcitives de plus

en plus rigoureuses ; la situation du pays, et les principes des insurgés appelés Irlandais-Unis, ont causé ou paru causer les plus vives alarmes au gouvernement. Le peuple a été désarmé dans tout le nord de l'île, et les cruautés les plus odieuses ont été exercées contre les Irlandais qui vouloient réellement rendre leur patrie libre et indépendante. C'est à l'occasion de ces troubles révolutionnaires, que le parlement britannique s'est occupé du projet d'unir l'Irlande à l'Angleterre, sur les mêmes bases que l'écosse a été unie à ce dernier royaume.

## MOEURS ET COUTUMES DES ANCIENS IRLANDAIS.

Les anciens Irlandais, nommés Mi-



lésiens, en irlandais Ilanna-Mileay, c'est-à-dire, les enfans de Milésius, avoient en grande vénération les druides, qui faisoient les fonctions de prêtres, de juges et de législateurs. Les bardes n'étoient pas moins estimés et respectés; ils jouissoient de grands priviléges, et siégeoieut avec droit de suffrage dans les assemblées de l'état; ils possédoient des biens qu'ils tenoient de la générosité du roi et des seigneurs; leurs fonctions étoient de conserver les armoiries et les généalogies de la noblesse.

Du nombre de ces bardes étoit le fameux poëte Dubtach-Mac-Lughair, qui composa plusieurs poëmes en l'honneur des faux dieux, mais qui employa ensuite ses talens à célébrer le christianisme, auquel il fut converti par saint Patrick.

Il y avoit deux divinités dont le culte étoit universel : Béal, peut-être le même que le Bel des Asiatiques, et le Veau d'or, dont le culte a subsisté jusqu'au temps du christianisme.

Selon Kéating, les arts et métiers n'étoient pas inconnus aux anciens Irlandais. Ayant découvert des mines d'or, d'argent, d'étain, de plomb et de fer, ils avoient appris à les fondre et à les fabriquer. Les forges d'Airgiodross, dont parlent leurs historiens, les armes dont ils se servoient, comme l'épée, la lance, la hache, et autres instrumens, annoncent qu'il y avoit chez eux des ouvriers qui savoient employer les métaux dont la nature avoit enrichi leur île.

Hamilton est d'avis que les mines de charbon de terre de Bally-Castle

étoient en exploitation à une époque où l'état de culture et de civilisation dont jouissoit l'Irlande étoit généralement ignoré ; ce qui le prouve, c'est la découverte qui fut faite en 1772, et dont voici le détail.

Les ouvriers des mines de Bally-Castle, en poussant une nouvelle galerie vers le charbon , découvrirent une vaste caverne, où ils ne furent pas peu étonnés de trouver une mine, qui probablement avoit été exploitée depuis plusieurs siècles. On y voyoit des galeries qui avoient été ménagées d'espace en espace pour soutenir la voûte ; ce qui indiquoit une exploitation régulière , entreprise par des hommes pour le moins aussi habiles dans ce genre de travail qu'on peut l'être de nos jours. Les outils anciens, qu'on y trouva en grand nom-

bre, même les corbeilles ou paniers dont on se servoit alors pour transporter le charbon, étoient dans un tel état de vétusté, qu'en les touchant seulement on les fit tomber en poussière.

Ce qui prouve, suivant Hamilton, la haute antiquité de l'exploitation de ces mines, c'est qu'en Irlande il n'existe aucune tradition relative à ce sujet. De plus, continue-t-il, les stalactiques qu'on y a découvertes, et qui présentent des piliers d'un volume très-considérable, de même que les incrustations spatiques qui couvrent le mur de ces mines, n'ont pu se former qu'après un très-long période. En effet, selon l'observation des gens de l'art, ces productions ne se rencontrent jamais dans les mines exploitées de nos jours.

L'opinion commune des habitans at-

tribue ces travaux aux Danois ; mais Hamilton révoque cette opinion en doute, en observant que ces peuples, toujours engagés dans des guerres sanglantes avec les habitans, guerres où ils étoient tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, ne furent jamais paisibles possesseurs de l'Irlande.

Les conquérans barbares du huitième ou neuvième siècle n'ont pu être les auteurs de ces travaux, eux qui ne connoissoient d'autre métier que celui de la guerre, et dont la seule occupation consistoit dans l'art d'augmenter leur butin. Comment peut-on croire que de semblables guerriers aient pu s'adonner à un genre d'ouvrage qui suppose un grand degré de civilisation, une population considérable, et un commerce un peu florissant?

A une époque postérieure à celle-ci, l'Irlande, épuisée par les guerres continuelles qu'elle avoit soutenues pendant deux siècles contre les peuples du Nord, fut obligée de se soumettre aux Anglais. Depuis leur invasion jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, l'histoire d'Irlande offre une suite non interrompue de malheurs et de désolation : il est très-peu probable que les mines de charbon aient été exploitées durant ce période. Toutefois, quoique cette découverte récente ne fournisse aucun indice certain à l'égard du temps où ces mines furent exploitées, elle prouve au moins clairement qu'à une époque reculée l'Irlande jouissoit d'un degré de civilisation.

Les tours rondes, dont il reste encore plus de cinquante en Irlande,

prouvent que ce pays possédoit des monumens publics avant l'invasion des Anglais; la forme de ces tours, quoique d'un g nre particulier, n'est pas sans élégance ; et les ruines des édifices sacrés, qu'on voit dans les vallées de Glendalough et en plusieurs autres endroits, ne sont pas sans mérite, quoique ces édifices s'éloignent beaucoup du style grec, de même que du gothique qui étoit alors le seul reçu en Angleterre.

Le grand nombre d'outils, d'armes et d'objets d'ornemens trouvés dans les campagnes, est encore une preuve convaincante que les arts florissoient autrefois en Irlande, et que les métaux précieux y étoient abondans. Les anciens ornemens trouvés dans cette île sont d'un travail exquis, et plusieurs

sont d'une grande richesse ; ils ont presque tous un caractère d'originalité qui leur paroît propre, de manière qu'il seroit difficile de prononcer sur l'emploi qu'on en faisoit ; ils démontrent seulement que les Irlandais n'avoient emprunté ni leurs usages, ni leurs arts, de leurs voisins les Bretons. Leurs chariots soit de guerre ou de voyage, le nombre des vaisseaux dont on se servoit pour la pêche et pour les fréquentes expéditions en Bretagne et ailleurs, supposent des ouvriers qui en étoient les auteurs. Les manufactures de toiles, d'étoffes, et de tout ce qui étoit nécessaire pour les couvrir et les garantir de l'intempérie de l'air, leur étoient aussi connues. Les états étoient distingués chez eux par les couleurs de leurs habits ; les plébéiens et les artisans les

portoient d'une seule couleur, les soldats de deux, les officiers de trois, les biatachs ou ceux qui exerçoient l'hospitalité, de quatre, les nobles de cinq, les historiographes et les savans de six, ce qui montre l'estime qu'on avoit pour les gens de lettres; les rois enfin et les princes du sang portoient des habits de sept couleurs.

La nation irlandaise étoit recommandable par son hospitalité; l'état assignoit des terres à un certain nombre de personnes chargées de l'exercer dans les différentes provinces; on les nommoit, comme on vient de voir, Biatachs, du mot Bia, qui signifie toute sorte de nourriture; leur charge étoit honorable; il falloit être noble pour la posséder et l'exercer avec dignité. Outre les biens assignés par l'état, il falloit être seigneur

de sept à huit villages, nourrissant sept troupeaux de cent vingt bœufs chacun, sans compter le produit de sept charrues de grains par an.

Les hospitaliers avoient soin de n'être jamais pris au dépourvu ; de grandes marmites remplies de toutes sortes de viandes, fournissoient en abondance de quoi contenter les hôtes : la nourriture étoit simple et frugale.

Outre ces hospitaliers, les maisons des seigneurs étoient des hôtelleries où tout le monde étoit bien venu, principalement les bardes, que leur esprit faisoit également craindre ou aimer, parce qu'ils prodiguoient des louanges dans leurs vers, ou lançoient des traits satyriques, selon l'accueil bon ou mauvais qui leur étoit fait.

La musique faisoit partie de l'édu-

cation ; chacun se piquoit de savoir chanter ou jouer de quelque instrument. La nation irlandaise, dit Cambrésis, a surtout excellé et surpassé les autres nations dans les instrumens de musique, dont elle jouoit avec une légèreté, une mesure et une précision admirables, tirant de la discordance même les accords les plus mélodieux. La harpe étoit l'instrument le plus favori ; chacun en avoit une dans sa maison, soit pour son propre usage, soit pour celui des musiciens étrangers qui passoient.

La cérémonie des funérailles tenoit de la barbarie des anciens temps. Lorsqu'il étoit mort quelqu'un de distinction, on faisoit des festins, on tenoit table ouverte ; des pleureuses de profession venoient en foule, chantant en vers, et d'un ton plaintif, les vertus et les

exploits

exploits du défunt, ainsi que de ses ancêtres. Lorsque cette espèce d'oraison funèbre étoit terminée, ces femmes étoient conduites dans la salle des rafraîchissemens : tout étant disposé pour l'enterrement, elles accompagnoient le corps jusqu'à l'endroit de la sépulture, en faisant retentir l'air de leurs cris redoublés.

Un grand nombre de caveaux ou voûtes souterraines, découverts en Irlande, donne lieu de croire qu'on brûloit anciennement les morts. Ces caveaux étoient construits de pierres plates, quelquefois de marbre ; on y a trouvé tantôt des squelettes entiers, tantôt des urnes pleines de cendres.

Il n'y avoit que les personnes de considération pour qui l'on fît construire ces monumens, afin de perpétuer leurs

noms et de les distinguer. Les gens du peuple étoient enterrés sous des monceaux de pierres et de cailloux. Ces coutumes furent abolies quelque temps avant l'ère chrétienne ; alors l'usage des fosses fut introduit, et depuis il s'est conservé jusqu'à nos jours.

La royauté n'étoit ni absolument héréditaire, ni purement élective ; le fils ne succédoit pas toujours à la couronne du père, et le cadet régnoit quelquefois au préjudice de l'aîné. Quand les enfans étoient mineurs, on appeloit à la succession le frère, l'oncle, le cousin, ou le plus proche parent du roi défunt. On n'attendoit pas la mort du souverain pour lui donner un successeur ; on nommoit de son vivant son héritier à la couronne.

Les antiquaires anglais font remonter

jusqu'au septième siècle avant l'ère chrétienne, l'époque où un roi d'Irlande conçut le dessein d'établir des lois pour régler les mœurs, et pour exercer la justice distributive.

A cet effet, il ordonna une assemblée triennale des états, en forme de parlement, à Théamor, qui devint par la suite le lieu ordinaire de la résidence des monarques. Ces assemblées étoient composées de la noblesse, des druides, des historiographes et autres savans; chacun y prenoit place selon son rang. Ces assemblées se tenoient tous les trois ans; on y établissoit les lois, confirmoit les anciennes, ou les changeoit, suivant les besoins de l'état; on y déféroit aussi le arrêts des juges, nommés Bréhons; les historiographes y présentoient par écrit les généalogies, faits, alliances,

annales et anecdotes des différens seigneurs ; leur ouvrage subissoit la censure d'un comité de neuf personnes ; savoir, trois princes, trois druides, trois historiographes. Après que ces livres particuliers avoient été examinés et corrigés, on les enregistroit dans le grand livre de l'état, nommé communément Psautier de Théamor, en irlandais Psaltmir Téavair ; formalité nécessaire pour que ces pièces devinssent authentiques. Pour obvier aux erreurs qui auroient pu s'y glisser par la flatterie des auteurs, et par la séduction des récompenses de la part des seigneurs, des peines infamantes, et quelquefois la mort, étoient infligées aux historiographes qui auroient été convaincus d'avoir ajouté ou retranché des faits importans, ou altéré la vérité

dans leurs écrits. Cette coutume subsista sans interruption jusqu'au douzième siècle de l'ère chrétienne, sans aucun changement à l'établissement du christianisme; elle se conserva sans autre altération que de substituer trois évêques aux druides.

Saint Patrick, apôtre d'Irlande, assista en qualité de juge à une de ces assemblées; il examina le Psautier de Théamor, et l'approuva. Après lui on fit plusieurs copies de ce livre, par l'autorité publique, écrites en vers ou prose rimée; on déposa ces copies dans plusieurs cathédrales du royaume, sous la garde des évêques, tant pour la commodité des familles qui auroient besoin de les consulter, que pour prévenir les accidens du feu ou des guerres: ces copies furent nommées Psautiers,

d'après l'original. Il reste encore des exemplaires de quelques-uns de ces psautiers.

Ce fut vers les premiers siècles de l'ère chrétienne, que les savans versés dans la jurisprudence du pays commencèrent à faire des recueils des lois, et à les mettre par écrit. Les historiens nomment plusieurs des savans qui s'occupèrent successivement de ce travail, qui fut réuni en corps de droit au huitième siècle.

---

Nous regrettons que les bornes de ces notes ne nous permettent pas de nous étendre davantage sur cet intéressant sujet ; nous engageons ceux de nos lecteurs pour

lesquels les détails historiques et savans ont beaucoup d'attrait, à lire le supplément au Voyage d'Arthur Young, que son habile traducteur M. Millon a intitulé modestement : Recherches sur l'Irlande ; ils y trouveront des détails très-curieux sur l'invasion des Ecossais en Irlande, et sur la fameuse chaussée des Géans (dans le comté d'Antrim, au nord de l'Irlande).

Comme nous ne nous flattons pas que les hommes instruits daigneront lire les aventures romanesques de la belle Roséma, ces notes, destinées à faire connoître sa patrie, n'ont été recueillies que pour la classe de ceux qui, en se livrant à une lecture frivole, ne

sont pourtant pas fâchés de trouver, au milieu des fleurs de l'imagination, quelques fruits; nous venons de leur en présenter : c'est au grave Arthur Young et à son savant traducteur que nous les devons. Si nos lecteurs demandent où sont les fleurs dont nous leur parlons, qu'ils lisent les détails suivans, extraits du Voyage de sir Jonh Carr en Irlande, traduit par madame de Kéralio-Robert.

# DÉTAILS

## HISTORIQUES,

## GÉOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

# SUR L'IRLANDE,

EXTRAITS DU VOYAGE DE SIR JONH CARR,

TRADUIT PAR Mme ROBERT.

---

C'EST à Landegay que l'on voit le mont du Snowdon, chanté par Gray, et qui servoit de demeure aux anciens bardes. On trouve ensuite le Val-du-Diable, spectacle sublime, où l'on voit

un pont à une seule arche, suspendu entre deux rochers élevés au-dessus d'un abîme d'une profondeur effrayante; au-dessous retentit le bruit d'une cascade écumante, qui tombe du creux d'un rocher, et roule dans une profonde vallée ombragée des deux côtés par des arbres magnifiques. A cinq milles de Cappel-Cerrig, la vue se trouve bornée par de vastes montagnes. De Cappel-Cerrig jusqu'au mont du Snowdon, il y a cinq milles. On aperçoit du haut du sommet cent vingt lacs et deux mers, les collines de Wicklow en Irlande, l'île de Man, le Cumberland, le Lancashire, le Shropshire, une partie de l'Ecosse, tout le nord du pays de Galles, et l'île d'Anglesey. Cette île a vingt milles de long, soixante-dix de large, deux cent mille acres de super-

ficie ; la mer d'Irlande, ou canal Saint-Georges, l'arrose, excepté vers le sud-est, où elle est divisée du Carnéavon par un petit détroit appelé Mona ; elle fut soumise, en 1277, à Edouard I[er], qui en fit un des comtés du pays de Galles. A Holy-Head on s'embarque pour Dublin : il n'y a que huit milles de distance de là en Irlande. De la baie de Dublin on voit l'âpre colline de Horwth, le phare au front d'albâtre ; sur la gauche on découvre la ville de Dalkey, ses rochers romantiques, ses châteaux ruinés, ses tours renversées ; la ville pittoresque de Dunléary, entourée de parcs, de maisons de campagnes, au-dessus desquels s'élèvent majestueusement les montagnes de Wicklow.

A quatre milles de Dublin, la ville appelée le Black-Rock, ou Roc-Noir.

Le Roc-Noir existe au milieu de la ville : de là la baie de Dublin se développe magnifiquement aux regards ; vis-à-vis, la colline de Horwth paroît de nouveau dans toute sa majesté. Sur les bords de la côte du Roc-Noir s'élève une longue chaîne de tours à distance égale. Black-Rock et son voisinage sont remplis de jolies maisons de campagne, de jardins, de plantations. Auprès de Black-Rock, dans le parc de Still-Ogan, est un obélisque de cent pieds de haut, élevé en 1739 par lord Carysfort, dans l'unique but de donner du travail, dans un hiver rigoureux, à plus de mille ouvriers. Dans ce voisinage on trouve, dans des châteaux divers, des antichambres qui s'ouvrent par une grande arcade décorée de draperies relevées avec grâce, dans une chambre verte remplie de

plantes rares, d'arbrisseaux, de fleurs, arrangés avec goût; tout autour des murailles recouvertes de granit : la nuit, ce jardin, éclairé par des verres réfracteurs, produit le plus agréable effet qu'on puisse voir.

De Newry-Bridge au comté de Wicklow, sur la route, Bray : superbe campagne, route unie et belle, bonne agriculture; traverse Drandrum, à trois milles et demi de Dublin. A quatre milles, Mooren, dans une situation pittoresque. Non loin de Mooren, l'église et le château de Kilgolbin. On voit près de là une large ouverture occasionnée par le déchirement de deux parties d'une montagne : on appelle cette séparation le Scalp, mot qui signifie péricrâne. Entre ces parois raboteuses on aperçoit une campagne unie, montant

graduellement, et terminée par des montagnes appelées Sagarloaves, feuilles à sucre. On descend ensuite au beau village d'Inniskerry, où se trouvent un pont très-pittoresque, de riches prairies, de jolis bouquets de bois, une route animée qui conduit à une jolie ferme, avec une école de village; au fond de la vallée, une colline plantée de jeunes arbres lui offre un rempart de verdure : ce lieu s'appelle Auburn. Non loin de là se trouve le Daryle, étroite et profonde vallée de près d'un mille de longueur, entourée de collines; sur l'une d'elles on voit une petite plantation qui couronne le bord d'un abîme, et au milieu duquel s'élève une élégante maison de campagne, entourée de sentiers coupés à travers les bois; toutes les collines qui l'entourent sont boisées de

jeunes chênes sortant des masses de rochers à moitié couverts par la mousse. La rivière, cachée sous des berceaux de feuillages, roule ses flots sur un lit rocailleux ; en suivant ses sinuosités, on trouve un temple rustique, formé de mousse et de branches d'arbres, dont les portiques s'ouvrent sur un des plus charmans endroits de Daryle : ce temple a l'air suspendu comme un char aéronautique, à quelques chênes touffus et antiques comme le monde. De là on monte au Saut-des-Amans, très-haut rocher dont la base est cachée par des arbres, qui s'élève au-dessus de tous les autres objets, et commande sur une perspective très-étendue de cette verdoyante scène. Le Daryle fait partie des superbes et vastes possessions du lord vicomte de Powerscourt.

En quittant le Daryle on suit sa route par un pays riche et romantique, jusqu'à la ville de Bray, à douze milles de Dublin, sur les limites du comté de Dublin et de celui de Wicklow.

De Bray à Newry-Bridge, rien de remarquable. De Newry-Bridge à Wicklow, sur la route, Rosanna, maison de campagne bâtie en briques : situation digne de l'Arcadie : superbes arbousiers, houx épineux, frênes élégans; idées ingénieuses de celle qui l'habite (mistriss Fighe), digne de lutter avec les charmes des sites de la nature qui l'entourent.

De Rosanna on continue sa route jusqu'au château de Glenmore, qu'on croit suspendu sur un vaste précipice, du haut duquel il commande une des plus belles vues de ce romantique pays, et

l'entrée du célèbre Val-du-Diable, dans lequel on descend par un chemin parsemé d'arbrisseaux.

Le Val-du-Diable est une vallée dont le fond et les côtés sont composés de rochers ; l'un des côtés a toujours été couvert d'arbres, surtout de chênes ; l'autre en a toujours été dépouillé ; ce qui offre un contraste piquant. Plus loin la rivière de Vartrey se précipite avec furie de cent pieds de haut, parcourt la vallée, et roule sur les rocs qui tapissent son sein. Dans le temps de la rébellion, ces abîmes profonds servirent d'asile à des malheureux mis en déroute : de pareils groupes, dispersés dans ces sauvages lieux, doivent avoir augmenté l'horreur du site, et les sujets auroient été dignes du pinceau de Salvator Rose. Ce fut là, et dans les mon-

tagnes voisines, que Dwyer, capitaine des rebelles, éluda de vives poursuites pendant une durée de temps presque sans exemple.

A deux milles de Newry, à Cronroë, on admire un vaste rocher qui s'élève perpendiculairement au milieu de quelques arbres, derrière une jolie retraite de campagne.

A un mille ou deux de Ruthdrum, on trouve le château d'Avondale, situé sur les rives de la rivière Avoca ou Avon More, nom qui signifie la grande source serpentante; ses bords sont en pente, et couverts de taillis épais, variés par des chênes et des frênes dispersés. En face du château est une belle plaine ombragée par des massifs d'arbres qui croissent sur le penchant d'une colline couronnée par des hêtres et des sapins.

Le paysage est d'une grande variété ; on y voit des rochers de granit recouverts de mousse, des rochers gris couverts de vieux chênes rompus, s'élevant quelquefois à cent pieds les uns des autres. L'agréable courant de la rivière est souvent interrompu par la rencontre de roches mousseuses, d'où elle s'écarte et retombe en cascades.

A trois milles dans la baie, on trouve une arcade rustique, qui conduit par une petite prairie à une jolie chaumière romantique ; elle est dans une vallée encaissée de tous les côtés ; sa situation est douce et mélancolique ; la nature y porte à la réflexion : nulle part on n'a rien vu de comparable à cette retraite, si ce n'est dans les belles îles du lac Bothnie. Dans ce lieu retiré du monde, on entend le murmure de

l'Avon-More, roulant ses flots au pied d'un rocher d'une hauteur effrayante, tapissé de chênes, de houx, de racines vives serpentant autour des inégalités, et s'attachant aux branches des arbustes; spectacle animé par les teintes d'un soleil couchant. En sortant de la porte hors d'Avon-More, on voit se développer la scène d'enchantement de la Jonction des eaux : on nomme ainsi une vallée dont les orgueilleuses montagnes étoient couvertes du plus riche feuillage, et présentoient, dans leur penchant rapide, un mur de verdure. Sur le faîte d'un de ces rochers s'élève une tour qui fut autrefois destinée à des festins, dont les fenêtres réfléchissoient tous les feux du soleil couchant, tandis que dans une teinte plus obscure, à travers les berceaux de hêtres, le confluent des

ruisseaux se méloit avec la rivière, au milieu des brouillards du soir.

L'effet de cette délicieuse route est encore animé par la séparation de deux montagnes riches en mines de cuivre, opposées l'une à l'autre. La sauvage stérilité de ces rocs arides et variés par les couleurs verte, jaune et rouge de leurs sillons vitrioliques, présentoit un contraste pittoresque avec la douce verdure et le feuillage abondant de leurs fortunées compagnes.

De là on va à Arklow : le château, fort ancien, tombe en ruines. Le savant Pococke observe qu'Arklow avec ses sables, ses montagnes escarpées et ses vallons, ressemble, d'une manière frappante à la montagne de Sion, près Jérusalem. On passe le pont sous lequel l'Avoca se précipite pour se jeter dans la mer.

Dans le comté de Wicklow, les beaux domaines de Balyarthur, du lord Carysford; campagnes et forêts du voisinage d'Arklow; le chêne de Balyarthur; la mine d'or du mont Croghan. Ruthdrum va à Glendalough, ou les Sept-Eglises, paysage désolé, obscur, mais sublime; vastes montagnes couvertes de ronces et de bruyères noires; sombre et majestueuse tour de Glendalough, qui s'élève du milieu d'une plaine, et derrière elle d'étonnantes montagnes couvertes de brouillards. Ce lieu, qui inspire la terreur, servit jadis d'évêché; détruit en 1214, il devint une retraite de brigands jusqu'en 1472, que le frère indépendant de Nissis-White le remit à l'archevêque de Dublin.

Les ruines vénérables de Glendalough rappellent ce passage d'Ossian :

« Pourquoi fais-tu bâtir des salons? « Enfant des heures fugitives, tu re- « gardes aujourd'hui du haut de ces « tours, et dans peu d'années les vents « du désert siffleront dans ta cour in- « habitée. »

De hautes montagnes entourent ce lieu ; des églises couvertes de lierre occupent le fond du vallon. Dans les siècles reculés, la tour de Glendalough a été le sujet des terreurs superstitieuses des habitans : la feuille tremblante des arbres qui l'entourent, le sifflement de la brise légère, le murmure des eaux, tout contribua à répandre l'effroi dans les âmes ignorantes.

Non loin de Glendalough est Lugula, situé entre deux montagnes blanchâtres. Le paysage est diversifié par des chutes d'eau et des rocs singulièrement coupés.

De Lugula en retournant à Newry-Bridge, on trouve Bellevue, domaine superbe, où l'on voit des boulingrins et des serres; le palais de glace, qui sert de serre, a six cent quarante pieds de long, et renferme une orangerie, un endroit où croissent des pêchers, des cerisiers, des vignes, et toutes les plantes les plus précieuses de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique; arrangées avec goût, elles réjouissent la vue par le mélange harmonieux des couleurs. On y trouve aussi un jardin d'hiver, où l'on voit le *ceratonia siliqua edalis*, ou carougier, classe *polygamia*, ordre *trioæcia*, natif de Sicile et des côtes de la Méditerranée; il couvre soixante-quatre pieds d'une muraille. On y voit également l'arbre de la même espèce, venu de la Jamaïque, qu'on appelle l'*hymenaca*

l'*hymenaca calberil*, de la classe et de l'ordre d'*ecandria monogynia.*

Dans ce même domaine on trouve une salle à manger construite dans une tente turque; cette salle est suspendue sur le sommet d'une haute montagne, d'où l'on voit le Val-de-Downs. De là on descend dans une vallée, où l'on trouve une cabane suisse meublée dans le goût du pays; un pont rustique de branches de pins est jeté sur un ruisseau limpide; une colonnade de troncs d'arbres sert de portique à la cabane, qui n'a qu'une pièce éclairée par une fenêtre avec des verres taillés à facettes. Une montagne tapissée d'arbres s'élève derrière, et semble suspendue sur la chaumière (Bellevue appartient à mistriss Latouche).

De Bray on va voir la chute de





Powerscourt, qui se précipite par un canal rocailleux, sur le côté d'une montagne extrêmement haute et presque perpendiculaire, richement vêtue de bois épais.

Le climat d'Irlande est sain, quoique humide ; les feuilles y tombent rarement avant le mois de novembre. Elle est surnommée l'Ile des Zéphirs ou l'Ile des Emeraudes, à cause de la beauté de sa verdure. Dans le comté de Wicklow il y a de très-beaux myrtes qui demeurent au grand air toute l'année; les fruits y sont médiocres ; les pêches en plein air parviennent rarement à leur maturité. Dans le midi de l'île, les pommes sont excellentes, et les groseilles d'une grande beauté.

Les habitans de Dublin sont très-instruits, et ont un goût déterminé pour

la littérature. L'Irlande a produit beaucoup de génies brillans et d'hommes savans.

Les Irlandaises ont une extrême politesse dans les manières, et une vivacité dans la conversation, qui les rendent intéressantes dans tout ce qu'elles disent et ce qu'elles font; leurs mœurs sont austères, leur vertu à toute épreuve; et dans toutes les classes les femmes de la ville sont très-belles et bien faites; celles du peuple sont défigurées par la fumée des cabanes et l'habitude de marcher sans bas ni souliers. L'éducation des femmes est extrêmement soignée; celles de la classe élevée parlent le français et l'italien, lisent les bons auteurs, cultivent la musique, et réussissent mieux dans l'instrumentale que dans la vocale : les airs irlandais sont

doux, tendres, simples, et ne peuvent être entendus chanter sans émotion par une belle voix.

Le caractère des Irlandais n'est pas sans défauts ; ils agissent toujours par une impulsion soudaine, mais elle est le résultat d'un cœur ardent, d'une tête forte et d'une détermination absolue ; ils ont des vertus rares, une grande hospitalité, des mœurs pures. Pour l'hospitalité, Curran, un de leurs auteurs, la décrit ainsi : « Chez les nations sauvages, elle est de nécessité ; « chez les peuples civilisés, de convention ; chez l'Irlandais, elle n'est le « résultat d'aucun calcul, elle vient de « son cœur fier et confiant : sensible, « il aime ; généreux, il donne ; social, « il offre l'hospitalité. »

La harpe est en usage en Irlande ; la

mélodie naturelle au pays, à laquelle les Irlandais tiennent beaucoup, est agréable; ils ont un goût et une oreille admirablement formés pour la musique. A Dambogne, près Dublin, le célèbre musicien Dubourg, déguisé en joueur de violon ambulant, fut reconnu, par la foule empressée, comme un grand maître.

Parmi les paysans de la province de Munster, quand un meurtre a été commis dans les champs, chaque personne regarde comme un devoir de jeter en passant une pierre sur le lieu de la scène. On trouve fréquemment de ces sortes de pyramides, surtout dans les contrées de Kerry et Typperrary : ces monumens sont appelés les pierres du malheur.

Le soin des funérailles occupe beau-

coup les Irlandais ; une terrible imprécation parmi eux est de dire à son ennemi : Puissent tes funérailles être oubliées ! Leur grand jurement est ainsi conçu : Par la cloche noire qui dit vérité. Leurs coutumes sont souvent bizarres, toujours caractéristiques. Le peuple croit à la féerie ; toutes les grandes familles ont leur fée : c'est une vieille femme qui murmure un chant mélancolique autour de la maison, quand il doit mourir quelqu'un. Il y a des pierres fées ( elf-stones ). Quand il arrive un malheur, c'est un coup de la fée.

Le respect filial des Irlandais est extrême ; les enfans travaillent pour nourrir leurs pères ; et le trait suivant, arrivé dans les Ardennes, eût trouvé des incrédules en Irlande. Un paysan, jeune encore, qui n'étoit pas dans la pauvreté,

prit un jour la résolution de charger son vieux père sur son dos, et de le conduire à l'hôpital, situé à quelques lieues de sa demeure. Arrivé à moitié chemin, fatigué de son fardeau, il se reposa sous un gros arbre. Le vieillard qui n'avoit pas ouvert la bouche depuis son départ de la chaumière, prononça ces mots : Il y a quarante ans que je me reposai sous ce même arbre, en portant aussi mon père à l'hôpital : Dieu est juste. Le fils ne répondit rien ; mais après s'être reposé, il reprit son père sur ses épaules, il le reporta chez lui, soigna sa vieillesse, et reçut avec son dernier soupir sa dernière bénédiction.

De Dublin à Killarney, Naas, à quinze milles de Dublin, célèbre autrefois comme résidence du roi de Leinster. On voit à l'entrée de la ville, à la droite

de Dublin, un de ces monticules danois, ou ruth ( terme qui signifie sûreté ), si fréquens en Irlande : c'est un retranchement circulaire, construit sur le faîte des collines, avec deux ou trois fossés : plus fréquemment seul, le clan ou chef de la tribu résidoit autour. Dans plusieurs ruths il y avoit des chambres souterraines et des poternes. Spencer les croit d'origine danoise, et le docteur Campbel les suppose plus anciens de plusieurs siècles. Au pied du ruth de Naas, on voit les restes d'un ermitage de l'ordre de saint Augustin, fondé en 1484.

Kildare, capitale du comté; agréable situation, sur la hauteur. On voit dans cette ville une tour ronde bien conservée, de cent cinquante pieds de haut, bâtie de granit blanc jusqu'à

douze pieds de terre, le reste de pierre bleue commune : la porte a quatorze pieds d'élévation.

Monastéreven, à trente milles de Dublin, jolie ville agréablement située. A gauche de l'entrée, on trouve la baie de Moore, résidence du marquis de Droghéda, située au pied d'une majestueuse montagne, sur les bords du Barow; domaine pittoresque, bien cultivé : la rivière et le canal qui traversent la ville donnent du mouvement à cet agréable tableau. Malgré le ravage des temps, elle déploie encore la majesté de son origine. Ensuite Maryborough, ainsi appelé du nom de la reine Marie : sir James Parnell y a établi un marché. De là on approche du vaste désert appelé le bog d'Allen. (Bog veut dire gouffre marécageux. On a recher-

ché avec soin l'origine des bogs d'Irlande, et les difficultés que ce problème présente ne sont pas encore résolues. )

Le bog d'Allen ressemble à un grand lac brun; il traverse plusieurs provinces, et comprend trois cent mille acres : c'est le plus vaste de toute l'Irlande. Le bois qu'on tire de son sein est très-beau. J'ai vu des escaliers et des balustrades de bois de chêne tiré des bogs : pour le chauffage ce bois fait un feu très-brillant et considéré comme un objet de grand luxe. En creusant à une grande profondeur, on a trouvé des forêts entières appuyées sur d'autres forêts, avec une couche de terre entre elles, formant une sorte de ville végétale semblable à Herculanum. Dans le bog de Monéla, à quelques milles de celui d'Allen, on trouve à sa surface de grande masses

d'arbres visibles, reposant sur un lit de tourbe de quinze pieds de profondeur : il y a ainsi trois générations de bois distinctes et séparées au-dessus les unes des autres. Toutes les recherches sur la formation de ces bogs et le renversement des arbres, ne donnent aucun résultat satisfaisant. Les bords de ces endroits sont sains, et les habitans qui y sont vivent long-temps robustes et vigoureux.

On coupe les bogs avec une bêche large de cinq pouces, et une lame de même largeur, formant un angle droit avec la bêche : on l'appelle slane. Cette terre ou tourbe remplace le charbon quand elle est sèche. Exploités, les bogs se convertissent en terres labourables très-productives. Ceux qui tra-

vaillent à l'exploitation découvrent l'endroit où sont les bois, parce que la rosée séjourne au-dessus.

Entre Maryboroug et Roscréa, on perd de vue les montagnes de Sliew-Bloom (d'où la rivière de Barow prend sa source). Spencer a célébré les belles vallées, et la pyramide de pierre appelée copeall-ban (cheval blanc), qu'on y voit.

Roscréa, à deux ou trois milles : ruines singulières de l'abbaye de Monaincha, sur une espèce d'île de treize acres, inaccessible aux chevaux, voitures et gens de pied une partie de l'année. Ce sont les restes d'un ancien monastère, d'architecture saxone, petite et élégante. On y voit deux chapelles, une église, l'appartement de

l'abbé, les traces d'un verger et d'un vivier ; le tout situé au centre du bog de Monéla.

Roscréa, situé dans le comté de Tipperrary, sur les frontières de celui du Roi, offre de curieux une tour ronde de quinze pieds de diamètre, située au nord-est, et une chaîne d'anciennes tour carrées.

Avant d'arriver à Limerick, on trouve une petite île couverte de verdure, ressemblant à une émeraude placée au centre d'un bog.

A cinq milles de Limerick, Castle-Connel, fameux par ses eaux chaudes minérales, par la beauté du site, au travers duquel l'orgueil de l'Irlande, le roi de ses fleuves, le Shannon, roule majestueusement ses flots : il fut célébré par Spencer. A deux milles de Li-

merick, sur le mont Schannon, superbe château du chancelier Clarc; plantation magnifique.

De Dublin à Limerick, route large et belle. Le fleuve du Shannon prend sa source dans des montagnes près de Swanning-Bar, forme le lac d'Allen, dans le comté de Leytrim, varié par soixante petites îles; après avoir traversé Limerick, ce fleuve précipite son cours vers la mer Atlantique.

De Limerick à la ville d'Adair, environs pittoresques.

Adair (situé dans la baronnie de Kennery, sur la rivière du Maig), entouré de ruines, de couvens, d'églises. Il y en a de bien conservées; elles produisent un effet délicieux : le temps a coloré les pierres que le lierre n'a point recouvertes. Le peintre, l'antiquaire,

le philosophe ne passeront point devant Adair sans donner un soupir au sort des choses humaines, en voyant les ruines du couvent bâti sous le règne d'Edouard I$^{er}$, par Jonhn, comte de Kildare, pour les frères de la Trinité, consacrés à la rédemption des captifs en Terre-Sainte. Devant Adair, on recueille au milieu des ruines grisâtres de ces vieux monumens, des traces du goût et de l'habileté des siècles reculés.

A quatre milles d'Adair, on trouve la ville de Ruthkéale, sur la rivière d'Eel, à quatre milles de Shannon. On y rencontre des ruines de différens châteaux qui ont soutenu l'attaque des Anglais sous Elisabeth, et celle d'un prieuré dédié à la Sainte-Vierge.

Entre Ruthkéale et Abbayfale, on trouve de grandes montagnes, un che-

min peu fréquenté, une route très-mauvaise. Abbayfale est ainsi nommée de la rivière qui la traverse, et d'un monastère jadis fondé dans ce lieu : rien de remarquable.

De là à Castle-Island, une route de dix milles de longueur, dans une continuation des mêmes montagnes, entre des bogs noirs et des bruyères stériles.

Castle-Island, grande ville en décadence, nommée jadis le Château de l'île de Kerry, du nom d'un château élevé en 1226. Ces ruines, privées de verdure et de bois, ne présentent aucun intérêt.

Killarney, rien d'extraordinaire. A deux milles de là, Ross-Castle, sur les bords du lac inférieur; vieille ruine, de laquelle on voit les prodigieuses montagnes et les îles noirâtres se réfléchir

dans l'eau. Ces ruines, vues à la clarté de la lune et au bruit des cascades éloignées, forment un tableau majestueux et sublime que rien ne peut rendre. De Killarney à Macrass, rien.

Les ruines de l'abbaye de Macrass sont à moitié dérobées à la vue par un bouquet d'arbres superbes, couverts d'un riche feuillage. Au centre de la cour claustrale, on voit un vieux if de sept à huit pieds de circonférence, qui couvre les ruines de ses branches et de ses feuilles, tandis que plusieurs frênes d'une hauteur prodigieuse couvrent à leur tour de leur ombrage cet if vénérable. Selon la tradition, cette abbaye est la sépulture de beaucoup de chefs et de rois. Macraas appartient à sir Habert, écuyer. Le tableau de la terre est varié, et couvert d'une riche verdure

et de différens arbrisseaux donnant des fleurs superbes : la maison moderne est agréable et bien bâtie.

Ross-Castle, château situé dans l'île de Ross, au plus large du lac de Killarney. Ce château fut une résidence royale, ou plutôt le séjour des chefs, nommés Seigneurs du Lac : la famille d'O'donnohue fut la dernière. Le lac inférieur, rempli de petites îles, pourroit s'appeler l'archipel de Killarney. L'une des plus célèbres de ces îles c'est Innisfalen, plaine de soixante-dix acres, de la plus riche verdure, enceinte par des rochers. Autour de l'île est un sentier couvert par des arbres de la plus belle croissance, des houx, des ifs, des hêtres : on y trouve un houx qui porte deux sortes de feuilles, l'une épineuse, l'autre très-unie ; on les distingue en

mâle et femelle. On aperçoit de là les vastes montagnes de Gléna et de Thoomish.

A une extrémité d'Innisfalen, parmi les ronces, on distingue les ruines d'une petite abbaye fondée en 1180. Le revers des rochers qui environnent le pays est très-romantique, et tapissé de verdure ; les rocs y présentent souvent l'image de jolies arcades rustiques, ou la forme élégante de piédestaux de marbre. Cette île est une véritable vallée de Tempé, où l'imagination peut associer quelques idées ingénieuses à chaque berceau, à chaque réduit solitaire, à tous les sentiers qui tournent autour des bosquets ; et cette même imagination peut élever, au centre de ce beau lieu, un monument durable au barde immortel qui, sans avoir reçu d'exemple, sans avoir

eu d'instituteur, pénétra tous les secrets de la nature, à Shakespéare enfin, et y placer le buste de cet esprit puissant qui n'a point eu de rival en voix, en expressions, en majesté.

Les îles du lac sont dispersées sans ordre le long des rivages unis de l'est et du nord; au midi et à l'ouest, la nape d'eau n'est point interrompue. Lorsqu'on quitte ce lieu enchanteur, on passe près de la cascade d'Osullivan, chute d'eau qui tombe d'un rocher du côté de Gléna : on y arrive par un sentier tortueux et inégal, entièrement ombragé d'arbres dont la quantité diminue en approchant de la cascade; les branches dépouillées d'un vieux chêne la couvrent presqu'entièrement; l'écume jaillissante de la cascade, aussi blanche que la neige, s'élève comme

un voile de mousseline sur la verdure brillante des buissons qui couronnent le haut du rocher.

La montagne de Gléna est très-curieuse ; elle l'étoit encore plus avant que le lord Kenmare, propriétaire de la montagne, eût abattu tous les grands arbres qui l'ombrageoient : quoique privée de son plus grand ornement, un de ses côtés est encore couvert de houx, d'arbousiers et d'ombrages fleuris.

De Killarney, voyage par eau à Dunlow-Castle, situé sur la Laune, en deçà de la côte septentrionale du lac inférieur, qui a neuf milles de long. Dans le lac supérieur de Killarney, se trouve le roc insulaire d'O'donnohue, échancré par les vagues. La tradition rapporte que c'est dans la prison de ce roc que le

dernier prince de ce nom enfermoit ses sujets rebelles.

En doublant la pointe de l'île de Ross, Gléna est toujours le plus grand objet qui s'élève majestueusement aux regards. Sur le lac de Killarney, sur ses rivages dentelés et rocailleux, on voit les plus beaux arbousiers couverts en même temps de fleurs et de baies. Au midi, les flancs de Gléna présentent une variété de chênes, frênes, pins, bouleaux, houx, ifs, épines, mêlant leurs différentes graines avec une richesse admirable.

Après avoir parcouru des routes enchanteresses, on voit le célèbre roc appelé l'Eagle's nest, le Nid de l'Aigle. Ce roc, veiné de rouge, de gris, de jaune, est couvert de bois; son sommet

sert de berceau à l'oiseau de Jupiter. Il y a dans ce roc un écho célèbre.

L'île de Ronan, autre île de cet archipel, est le plus beau lieu du monde ; on y trouve une jolie chaumière bâtie par lady Kenmare pour l'agrément des étrangers ; elle est placée devant une montagne couverte d'arbres. De l'île de Ronan on va à l'île de Stag, sa voisine, couverte d'arbres et d'arbustes suspendus sur les rocs. Il y a d'autres îles terminées par les rochers de Cromiglunn, de Gilly, de Caddys, de Richs : ces rochers s'élèvent en amphithéâtre, et entourent une vallée considérable ; ils sont nombreux, et rompus d'une manière bizarre ; leur nudité et leur couleur noirâtre ont de loin un effet majestueux, mais triste ; au nord, ils paroissent de pourpre, et s'élèvent en

forme pyramidale ; ils tirent leur couleur d'une espèce de bruyère à graine pourprée, et d'une plante nommée le lichenoïdes, *saxaliter foliis*. La montagne de Derry-Comby est au midi. Le tableau des lacs est absolument neuf ; les nuages qui environnent la mer Atlantique en masses pesantes, et qui ne sont rompus que lorsqu'ils touchent le sommet de ces prodigieuses montagnes, produisent sans cesse des variétés d'ombre et de lumière dont les effets magiques varient de forme et de couleur. Ce seroit un sort digne d'envie, que d'être possesseur de cette Arcadie enchantée.

De Killarney à Mill-Streil, rien ; jusqu'à Coike, rien, excepté le château de Blarney, sur une des tours de laquelle est une pierre presque inaccessible,

sible, qui possède, dit-on, la vertu de rendre à jamais heureux ceux qui la touchent. La vue devient belle ; la rivière Lée tourne autour de la Core, contrée bien cultivée. Corke est la seconde ville d'Irlande.

A Rostellan, propriété du lord Inquiquin, vue superbe. De Rostellan à Rota, on trouve le château de sir Robets, écuyer ; le château de Blarney, appartenant à sir J. Jelferis, qui a bâti seul la ville de Blarney. En allant à Core par eau, vue charmante de Lota, d'où l'on aperçoit le château de la ville de Month-Dunketlle, colline de cent acres, ou plutôt amas de petites collines, environné d'un côté par le havre de Corke, de l'autre par la vallée humide au fond de laquelle coule la rivière de Glanmire, qui offre à la vue une mul-

titude variée de charmans paysages : tout, aux environs de Corke, est d'une grandeur et d'une richesse qui enchantent les yeux et l'imagination.

A Kilkenny, un théâtre ouvert pendant un mois est consacré, par le propriétaire, à soulager les indigens. Sur l'avant-scène on lit ces mots du général Taylor : *Tandis que nous sourions*, *ils sont dans l'affliction.*

Le château d'Ormond, appartenant au comte d'Ormond, est un noble et ancien bâtiment; la vue est frappée par deux tours rondes et inégales, dont l'entrée est décorée : dans la grande galerie du château, il y a de beaux tableaux. Vue du pont de la Nure. La vue du château est très-pittoresque.

L'abbaye Noire, ancien monument dont les fenêtres sont très-curieuses,

attire aussi l'attention des voyageurs qui visitent Kilkenny. De cette ville à Athy, trente milles.

Athy, ville délicieuse, bâtie sur la Barow. Il y a par eau quarante-deux milles d'Athy à Dublin.

Près Dublin, le château de Moira, à l'extrémité occidentale de la ville, dans l'île d'Usher : dans la salle à manger de ce château, on remarque une cloche très-ancienne, dont on ne connoît qu'imparfaitement l'origine.

Saint-Valory, près de Bray, lieu magnifique, voisin du Daryle. Près de Saint-Valory, on voit une ancienne croix, monument très-antique. Entre cette croix et Saint-Valory, se trouvent les ruines du château de Fossaro, qui gardoit un passage entre deux monta-

gnes. C'est en cet endroit qu'on peut dessiner ou décrire le Daryle.

En quittant Saint-Valory, on voit la charmante habitation appelée Tinnakinch, ou la petite péninsule appartenant à sir Graffam, située au pied d'une montagne couverte de bois et de verdure; au-dessus du sommet, se trouve le château du vicomte de Powerscourt, dans la plus belle situation possible; la façade est en pierres de taille, ornée de pilastres d'une belle étendue; on y voit une salle égyptienne : de chaque côté il y a une galerie soutenue par des colonnes d'ordre corynthien. L'avenue est noble et longue; le parc sur la montagne est d'une grande beauté.

Au nord de l'Irlande on trouve Longh-Neagh, les piliers de la chaussée du

Géant, les montagnes de balsate du comté d'Antrim, Belfast, et les principales villes de cette florissante partie de l'île. C'est à regret, lorsque ces différentes excursions sont finies, que le voyageur quitte un pays qui étonne et qui intéresse par sa richesse, sa variété, ainsi que par le génie, la capacité et le caractère hospitalier de ses habitans.

FIN.

A RIOM, DE L'IMPRIMERIE DE THIBAUD.

